

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

AUTOBIOGRAPHIES
SUIVI DE
LES GÉNIES DE LA LAMPE

MÉMOIRE PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAITRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR FRANÇOISE PICARD CLOUTIER

MAI 2010

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

Merci René pour ta générosité et ta rigueur,
merci Édouard et Jérôme pour votre soutien et
votre amour,
merci Anne pour ta belle amitié.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	iv
-------------	----

AUTOBIOGRAPHIES

Seul, le coeur de personne.....	3
Comme nous, devient.....	22
L'arc de feu.....	37
Le nid de braise.....	50
Pour l'éternité.....	71

LES GÉNIES DE LA LAMPE.....	85
-----------------------------	----

BIBLIOGRAPHIE.....	133
--------------------	-----

RÉSUMÉ

Ce mémoire, tant dans son écriture poétique que dans la réflexion qui l'accompagne, s'articule autour des questions de l'amour, de l'altérité et du miracle de l'être vivant. Il ne s'agissait pas de parler ici de l'amour ou vers l'amour, mais plutôt d'écrire à partir de lui, avec lui. L'amour, ainsi abordé, ne s'est pas présenté comme un thème ou comme une anecdote, mais comme une fréquence de fond qui module à la fois le rythme et le timbre de l'écriture. L'amour, fondamentalement approché, ne se laisse pas réduire à une rhétorique. Malgré son urgence, il ne se traduit pas en termes de séduction ou de domination. Ce n'est pas dans le pouvoir, mais dans le don de sa puissance qu'il trouve sa force. Et son unique intention est de prendre forme afin d'être partagé.

L'écriture de ce mémoire fut d'abord attentive à cette puissance de partage qui anime toute vie et qui n'est ni un objet, ni un sujet, mais plutôt un courant – un flux, en termes deleuziens – qui nous rassemble. Cette pulsion fondamentale, j'en parle comme du désir. Ici, désirer est vital; tout le malheur de notre humanité vient du fait que nous vivons le désir comme un manque. Nous sommes incomplets, il ne s'agit pas de le nier, mais le manque n'est que la face négative du désir, et celui-ci représente, dans son intégrité, une volonté d'échange d'un tout autre ordre. «Nietzsche l'appelait "volonté de puissance", désir: vertu qui donne.1 »

Dans ce contexte, la poésie se révèle comme un désir d'apparition, une échappée que nous pouvons, à chaque fois, percevoir et vivre comme un événement, comme un recommencement. Je crois, avec Novarina, que les poètes sont des prophètes, des appelants. «Les mots précèdent les choses; au commencement il y a leur appel. Au commencement, ça n'est pas l'être qui est, mais l'appel. L'être lui-même n'a jamais été que la première des choses appelées.2 » Puisque l'esprit du poète est constamment attiré par ses limites et hanté par l'inconçu, puisqu'il travaille à partir de sa conscience d'un silence plein, d'un envers et de tous ces creux qui lui semblent d'abord inabordables, la négativité agit dans son travail comme une force qui ne se laisse pas réprimer. Il *oeuvre* avec le manque, l'absence et la solitude; il ne sait pas ce qu'il va découvrir ici, il appelle, il est traversé, il s'offre. En ce sens, je crois que la poésie a à voir avec la mystique des prophètes. Et le poète est, littéralement, quelqu'un qui appelle l'être et le monde.

MOTS CLÉS: AMOUR; ALTÉRITÉ; DÉSIR; IMAGINATION; RÉEL; LIBERTÉ; VOLONTÉ; MANQUE; CRÉATION; PUISSANCE; POUVOIR.

AUTOBIOGRAPHIES

La vie n'est pas un combat,
mais une passion à défendre.

MASS HYSTERIA

SEUL
le coeur de personne

J'y suis, je recommence. C'est le tout petit début d'un désir. Je me retrouve suspendue dans le vide comme un dieu ou comme l'enfant de vie qui joue au jeu de la vie dans lequel il n'est ni un enfant, ni un dieu, mais un ventre souvent, au centre de tout et peuplé comme une terre.

Me voilà, à nouveau, avec ce que je fais exister, l'immensité du réel, notre concomitance. Et je joue ce jeu de la vie, au milieu des êtres et des choses, j'opère des transmutations, j'invente des langages, par pure joie des miracles.

Ma voix se soulève. Ma voix irrigue ce monde.

Elle est l'eau qui porte le souffle, le sel et les sucres, l'eau claire du sang. Elle épouse le carbone. Elle fabrique mon esprit.

Et je traverse monts et merveilles, par tous les temps je couche dehors, je lance mon cri d'amour. Je suis la vie, la proie de ses nativités, l'enfant des morts qui furent des enfants, une variation sur ce thème.

Je siège en mon ventre, toute puissante et amnésique. Je suis une gravité et je rencontre l'espace.

La mer prend le ciel qui prend la mer. Entre les deux,
nous existons à peine.

Ce jour parfois revient, sans promesse, infini; les mêmes
petites phrases indéchiffrables, claquements de langue au
fond de l'aube, rien qui puisse meurtrir la mémoire,
donner une douleur à sa transparence.

Corps: traverse de temps, d'air
d'échos de chambres et du sang des autres.

Ce corps n'appartient à personne
il accomplit
tel est son usage.

Tous les noms
dorment en lui
en désordre.

Aube après aube
il s'éveille;

il reprend son rôle
sans être jamais
le même, tout à fait.

Je suis des milliards, murée dans la tôle, le pied sur la pédale de frein. Je suis des milliards, rivée au trafic, furieusement consommée par le désir et les paiements.

Je me coince dans les artères.

Je m'obstine.

Je me soucie de ma gueule.

Je suis des milliards. Et je m'avance vers le coeur malade de la ville, drainée par les lumières. Impatiente. En retard.

Des voix, comme des furies, s'exaltent sur les ondes. Elles annoncent les rabais, les spectacles. Elles conversent pour me mettre dans l'ambiance. Elles ne sont pas sincères.

Je serre la monnaie au creux de ma paume. J'achète ce journal comme une permission; faire fondre le sucre, tourner la petite cuillère, si peu de concret. Je suis parmi vous sans y penser; s'il vous manque quelque chose, cela ne me concerne pas. Quelqu'un, peut-être, un jour, a espéré de moi un effort, une caresse ou un rire, mais il ne s'agit pas de vous. Même pressés sur mon coeur, vous n'entendriez rien. Votre présence s'est retournée, éludant du coup l'ombre et votre mystère.

Vos silhouettes me dépassent, à grandes enjambées. Le marteau piqueur perce mes tempes.

Corps: petit poids hurlant abandonné à son pouls.

J'ai du sang dans les joues, du feu sous les tempes, des envies changeantes, selon l'atmosphère ou la profondeur du silence. Je m'avance, là et là, comme une fulgurance bordée de visible.

J'arrive de si loin. Je n'imagine pas mes origines, la somme des rencontres et des obscurités; tout ce qu'il a fallu pour que je vienne au monde. Autour de moi tout est peuplé. Je pourrais être n'importe qui.

Ce visage, ce nom, cette tache que je porte sur mon dos, cela, je le sais, n'est qu'un retranchement provisoire. Ma part, selon toute probabilité. Car c'est moi qui marche, mange, aime. Moi qui baise à tue-tête, moi qui me fais bousculer. C'est bien moi, personne d'autre.

Je maintiens la forme comme je peux: mastiquer, digérer, gagner ma pitance. Mastiquer. Digérer. Tant de choses. Il m'arrive de ne plus me reconnaître.

Mais tous les matins je suis là, dans l'unique, dans le seul réel possible, à tous les matins, présente à cette vie.

Je m'allonge et me déforme, je me regarde de biais au fil des vitrines. Je suis la même que celui-là qui me croise sans me voir. Ce trajet m'est familier, j'entretiens avec lui une certaine correspondance, des habitudes, des formules de politesse qui n'auraient pas moins d'importance si je les distribuais ailleurs.

Je cherche encore mes amis.
Je n'insiste pas sur ma solitude.

Je lève les yeux et je cherche. J'erre et je cherche.

Du café au boulot
au bistro au dodo
je ne suis pas visible.

Mais comment pourrais-je renoncer? M'oublier? Je ne me montre jamais entièrement. Je me suis tellement inquiétée du centre du miroir, je ne sais plus qui s'y trouve. Il y a trop longtemps que je m'invente. Quelqu'un d'autre a pris ma place.

Le temps tombe
rage ce présent
où tout bouge vite;

que me faut-il saisir au juste
et pour arriver où?

L'enfant-dieu s'était promis un destin; dans l'immensité
du possible, il voulait la totalité. Il était sans limite,
quelqu'un dans tous les autres.

Obscurément, je hais;

j'écris noir, l'affamée, l'ombre sans fond qui se gave,
toutes les têtes qu'elle broie, sans connaître les visages.
Son calcul l'arme au poing, toujours exclusif;

j'écris noir, ce monde est pillé jusqu'au coeur même,
détourné de ses fonds, trafiqué à crédit.

La déesse tousse, elle crache des glaires d'or noir et je
compte et je prie car je suis dans sa nuit pareille à
quiconque, serrée sur moi-même, tremblante et stérile;

et j'écris noir et je hais, dans l'esprit insatisfait. Je tourne
à vide, avalée par mes trous de budget et de balles et de
fuites éphémères. Sous mes chairs, comme je peux, je
protège et j'assume;

dans le noir, j'anticipe et je tue. Obscurément, je hais.

Mais l'ordre de mon réel est relatif. Si fragile et incertain qu'il vaut peut-être mieux parler d'autre chose. L'essentiel est qu'il fonctionne, qu'il puisse encore me servir. J'y accomplis ce que je peux, à ce qu'il paraît. Selon l'ordre qui convient à ma puissance.

Je suis à ma place. Je ne serais pas la même si j'étais née ailleurs. J'ai tant à perdre, je le sais. Mon désir provoque des désordres. Mon désir brise. Vouloir être autre chose m'anéantirait à jamais.

J'anticipe les crampes au coeur, la méprise crasse des regards froids. Je ne peux que croire en l'ordre de mon réel. Ne rien signifier m'est insupportable. Je suis inextricable de l'ensemble: il m'a donné ce nom, cette langue et ce visage. J'y cherche mes réponses. J'y rêve ma vie.

Ce qui tient du prodige pourtant ne m'effleure qu'en me terrassant. Je suis une combinaison aléatoire de rencontres cellulaires. C'est mon miracle et ma fatalité. L'ordre de mon réel dépend surtout de cet infini, sur lequel je tranche, en un temps donné, moyennant cette part d'irrésolu que le consensus entretient, avec intransigeance.

COMME NOUS

devient

Ce présent est inépuisable.

Un jour
un autre jour
rassurons-nous.

Inquiétons-nous.

On ne meurt pas, on crie d'une douleur fossile et d'extase, on casse des cailloux, on sculpte des dieux que l'on pose sur des socles au centre des places. On ne meurt pas, on vit, on use le roc, on blesse nos doigts, excédés, humiliés par l'ensemble minéral qui nous tient dans ses quartz. Ô spectacle sacrificiel de la terre extirpée à la terre. On ne meurt pas, on prie, avec la régularité des générations, on attend l'écho, on guette l'instant où l'inerte se déchirera comme un ventre ouvert. On saigne de tout ce qui fut enfoui, étouffé par la gangue, nié par l'histoire. On gratte les blocs de granit sous le regard impassible de la statue; pauvre, pauvre jouvence immobile, aux pieds tatoués d'algues bleues.

On ne meurt pas, on prie, on charge de souhaits la fontaine, on veut l'entendre rire et chanter, comme la source, comme la gorge qui ne meurt pas, qui jouit d'un débordement d'eau claire et courante, d'une joie que l'on ne veut pas contenir, si douce, si ardente à la débâcle qu'il y eut des déserts que l'on regarde aujourd'hui comme des oasis et des champs de cigales où le blé a su mûrir et des volcans figés à fleur de lave, et tant et tant de lieux irrigués, purifiés, sanctifiés par cette veine devenue ruisseau et rivière, cherchant un fleuve pour retrouver la mer.

On ne meurt pas, on crie, d'un trop grand silence où l'on ne se distingue plus, on pleure avec les autres des pépites de cuivre qui brûlent la langue et creusent les joues. On ne meurt pas, on touche, des visages et des corps comme des électrochocs, avec les yeux et les mains tendus comme des fils. On saute quelques battements de coeur, pris par la force du courant. On ne meurt pas, on vit, on lance des désirs qui s'échappent sur les lignes, on franchit les étapes, on s'enivre dans les relais, magnétisés, irrésistiblement présents à chaque seconde.

On ne meurt pas, on garde les lieux qui nous cernent, on se propage, on se partage; entre toutes ces portées où s'ajuste le vacarme, on ne meurt pas, on compose des phrases, on module le bruit.

Toutes ces chimères qui agissent en nous
avec lesquelles je m'allie et me chaille sans cesse
toutes nos histoires ne dévoileraient que l'élan
ou l'assaut du désir.

Sans lui, nous serions plus blancs que blanc
invisibles, inabordables.

L'absurdité éternelle d'un univers immuable nous laisserait hors du temps, sans possibilité.

Aucun soleil n'y pourrait plus rien. Notre cosmos n'existe que par la circulation de ses forces, que par leurs divisions, leurs rassemblements, et toute conscience lui appartient.

Les pas sur les dalles ne peuvent que passer
le marbre est froid, jaloux de l'écho
le buste de l'acteur en garde la hantise: icône
bègue de violence
dans l'espace infini, presque rien
un balancier d'or au centre d'un monde
la lumière des lampions qui traverse le temple.

Tout pouvoir est l'illusion d'un théâtre
la puissance obéit aux actes secrets
la volonté reste aveugle, servile à l'instinct.

Et s'il n'y a plus de diable, si les âmes meurent
nous sommes encore possédés
par ce que jamais nous ne pourrions posséder.

Non, il n'y a pas eu de drames ni de langues coupées ni de coups portés au corps, il n'y a pas eu la nuit des saccages. Aucun accord ne fut signé, ni même rédigé. Qui aurait composé cela? Qui aurait eu ce visage épouvantablement ordinaire, ce souffle et ces mots capables de tuer, de prendre sur la vie l'autorité des dieux?

Non, personne n'a donné l'ordre de donner l'ordre. L'exécution ne fut pas commandée, pas plus que ne fut décrétée la détresse des êtres condamnés à vivre dans des corps exploités. L'horreur est sans intérêt. Les poignées de dents d'or n'ont pas roulé près de la plume des chefs, la violence ne concerne en rien la somptuosité des domaines, les rubis dans le caviar, l'indolence de ceux qui n'ont jamais tenu un fusil, qui n'ont jamais étranglé, même un poulet. Non, regardez;

regardez plutôt cette main délicate, ces ongles peints, ces doigts faits pour caresser et agencer des bouquets. Avec quel noble courage plongent-ils dans la misère des pauvres pour alléger leur souffrance. Gestes lents immédiatement saisis, voyez ce sourire, l'apaisement, l'espoir retrouvé à la vue de tous.

La foule se rassemble ici. Elle suce des glaçons, elle sirote des liqueurs. Son orgie t'est donnée en exemple.

Il y a de la jouissance dans le trafic des âmes, des doubles miroirs, des objets dangereux;

maintenant, regarde plus près, dans la maison minable, on surveille les voyous, on enregistre leurs appels. Il y a des preuves, des témoins, des empreintes. L'enquête est justifiée, tu ne dors plus tranquille.

Comment t'épargner
comment te parler d'autre chose
le proche devient de plus en plus lointain
l'ailleurs est ici, sur mon écran plasma
ton absence est réelle.

On a déjoué le temps et les distances.
On a branché des satellites sur nos tempes.

Peut-on subjuguier l'esprit qui cherche, peut-on savoir ce qui le pousse à savoir, l'insu de sa quête ?

S'il ne veut pas croire ce qu'il faut croire pour signifier ici-bas quelque chose, peut-on le rendre insoluble, le subordonner au non-sens ?

Les horizons se juxtaposent devant mes yeux. Ville, rage de néons, ville-devanture où l'être croise l'autre sans le voir. Attentif à son trajet, l'être marche. Il enjambe les fissures, les flaques de vomi. Il invente ses chances.

Le soir est clair et rose. On a vidangé le ciel depuis longtemps. Ici, presque pas d'étoiles; on accorde nos souhaits aux lumières de la rue.

L'ARC DE FEU

Tu te présentes le plus simplement du monde; mais moi j'aperçois une parfaite énigme debout sur ses deux jambes. Je ne te cache pas mon soulagement. Tu dis: «Les nouvelles sont mauvaises» et cela tombe comme un caillou dans l'eau, une carcasse d'oiseau, une tache de silence. Il fait nuit à seize heures sous la petite pluie froide. Tu m'invites à prendre le thé.

Tu es si soudain, si ample.. Je n'ai pas l'habitude, ça brûle. Ce goût de fer sur ma langue, je ne le supporte pas. C'est une question de rituel. Il me faut du lait, un morceau de chocolat, doucement amer.

Dois-je admettre devant toi ma banalité et te parler d'autre chose? Cette joie est trop grande. Ma vie de tous les jours ne te dirait rien. L'enfance, à la rigueur, pourrait encore s'expliquer. Mon âme s'est opposée à la destruction du monde. Depuis, j'ai besoin de voir. Je n'existe que pour cette clarté. Mais tu m'abordes si directement. Je n'ai pas l'habitude. Pardonne-moi si j'ai peur.

Je reste. Seule. Perdue. Je t'écris : « Je suis perdue.»

Il pleut des brouillards et je ne sais plus si ce lieu est bien le nôtre. Je ne sais plus, les doigts fébriles, les mains vides, je te tends cela, ce silence comme s'il pouvait éclaircir le temps.

Je reste. J'écoute grésiller la pluie à petits mots immobiles. Ce que je garde dans les plis de ma jupe a un goût de mousse et de brume, l'étoffe est immobile.

Temps propice à l'éclosion des larves. J'espère un vent à me balayer les côtes, à soulever mes jupons, à me déplumer la charpente. J'aimerais que tu me protèges, je suis seule ici. Perdue. Et le gris bat la mesure du réel.

Je suis seule, encore. Je suis ce regard impressionné au bord de la crise, la vision enlisée, absorbée par l'alarme. Et je me laisse avaler au centre même de ma présence où j'obéis à l'espace. Je cuve du temps.

L'orbite est sans nouveauté, terre à terre, et la mort est un trou tourbillonnant vers un autre trou, sans identité, une attraction, jalouse des nébuleuses et de l'expansion irrépressible que l'univers affiche avec tant d'aplomb.

Qui pourrait prononcer dans le gris les phrases du désir?
Voilà pourtant que c'est en toi que je rêve, en toi que
j'espère une rédemption.

Ma présence ne saurait me suffire, qu'aurais-je à sauver?
Je ne suis que la vie qui mange à la mort de la vie: dans
l'ordre astronomique, un incommensurable besoin.

Quel vide cherche-t-on à combler? Croit-on que cela pourra nous satisfaire?

C'est dans une fragilité obsessive que nous donnons de l'importance aux choses. C'est en désespoir de cause que nous distribuons du sens, des poignées d'or et d'abstractions car il nous faut remplir ce trou, enfouir enfin ce corps inconsolé dans la fosse commune, qu'il puisse mourir avec les autres du désastre de son désir.

Je n'ai pas choisi ce qui me terrorise.

J'ai simplement voulu savoir ce que d'autres savaient, simplement voulu savoir ce qu'ils pouvaient me dire à propos de ce que je faisais ici, de ce qui s'y passait, de ce qu'il fallait que j'y fasse pour continuer à vivre parmi eux.

Les jours se succèdent avec leur sensation de réel, ma vie s'allonge vers d'autres vies qui ne me laissent pas indemne. Je ne suis peut-être pas volontaire, mais j'existe. Et toute présence se révèle en moi avec l'absolu d'une fleur, d'un caillou ou d'un chien qui ramène son bâton.

J'ai la voix saturée car j'aborde ce monde. Mon corps est trop petit, mon coeur trop fragile, je ne peux sentir tout à la fois. Rien n'est autre chose que ce qu'il est; j'écoute et je suis ce qui entend, je regarde et je suis ce qui voit, j'invente et tout me ressemble.

Il n'y a que l'amour donné par la vie à la vie qui puisse faire de notre présence l'instant même de la beauté.

Il n'y a que l'amour, intensément; que son déchirement, si nu, si affolé; que la douceur de l'amour, que sa douleur vivace à même nos ventres abîmés. Il n'y a que l'amour et l'unanimité de sa soif et notre joie de l'eau et de la lumière.

Si ce n'était de ces fêtes pour l'avènement d'une providence dans ces maisons chaudes où braisent des plats généreusement préparés; si ce n'était de ces arômes qui se caramélisent dans la graisse de la bête que l'on a tuée, du partage de ses bienfaits, de l'appel à la communion et du plaisir qui rend honneur et du bonheur qu'il y a à faire plaisir;

si ce n'était de;

si ce n'était de l'intime célébration qui exulte de nos sens, pourrions-nous encore témoigner de ce qui nous dépasse?

Rien ne survit dans l'insignifiance.

Nous ne pourrons qu'apparaître.

Ce tracé trouvera ses affinités
ses regards à brûle-pourpoint
ses voix persistantes.

Peut-être que notre humanité tient tout entière dans un mot d'amour. Que pour ce mot, tout se retourne; ce que nous avons construit, ce que nous avons détruit. Pour un rendez-vous manqué, nous avons fait la guerre, victorieux jusqu'à la vacuité; avec ce mot resté muet, gardé en travers du corps comme une maladie.

LE NID DE BRAISE

Tant qu'il vous fut donné du lieu et du temps, vous étiez tous présents, dans la même mesure. Les cieux et la mer vous bordaient, vous vous déplaçiez, vous aimiez les histoires. Tant qu'il vous fut donné du lieu et du temps, vous prépariez le destin de ceux qui allaient naître. Vous étiez ce point de conscience, un éclair qui traversa un ventre. Et il a fait froid, et vous avez eu de l'appétit. Il y avait des solutions; élever les bêtes, bercer l'enfant.

En d'autres temps, vous auriez gardé le feu et mastiqué des peaux.

En d'autres temps encore, vous vous seriez courbés pour embrasser des bagues.

En chaque temps, vous auriez cherché à maîtriser le mystère de cet infini, vous auriez nommé les formes, répertorié les phénomènes. Tant que vous l'auriez pu, vous auriez imaginé ce que vous ne pouviez voir, ce qui n'existait pas. L'esprit de l'un s'en serait allé à la découverte de l'autre, chacun en son temps, car il y aurait eu autant de temps qu'il y a de présences pour en être les hôtes et les témoins.

Ainsi vont ces pas sur le trottoir, à la rencontre de quelqu'un. Un événement arrivera peut-être; vous n'attendez déjà plus au fond de votre silence. Tout bouge, la rue vous traverse comme vous la traversez, des gens se parlent, des gens se taisent, il s'en vont vers les lieux véritables de leurs engagements. Cela vous frôle, toutes ces intensités, ces certitudes filantes et innombrables.

Par quel miracle serez-vous appelés ailleurs? Que vous sera-t-il demandé? Que serez-vous capables de donner?

Permettrons-nous à chacun d'être ce qu'il est
comme il est permis au rouge de ne pas être bleu
ou de tendre vers l'orangé?

Toute couleur est une modalité de la lumière;
toute couleur est essentielle à sa composition.

Nous voilà, côte à côte, comme deux gravités; deux belles bêtes à cervelle lunée d'horloges et de seuils. Entre nous l'escalier fut renversé, l'espace traversé par la lumière, sans plus de déguisement. Qu'une nappe lancée sur l'herbe.

Nous avons fait le guet.

En chaque chose, tout propos a son silence, son cosmos d'atomes qui ne réclame rien.

Si ce n'était de la terre qui donne, du soleil qui la réchauffe et qui vacille comme une lampe de sang sous nos paupières closes;

si ce n'était de la force de ce qui arrive jusqu'à nous depuis des années-lumières et de l'application que l'on met à vouloir la comprendre et de l'humilité de notre chair devant tant de vertige;

si ce n'était de notre amour qui appelle sa chance et d'une flagrante bonté à la portée de nos gestes, de sa lueur sur notre front qui ouvre le chemin, prieurs, avec quelle démesure évoquerions-nous nos dieux?

Nos ouragans ont défait le lit
inachevé l'amour
le cours des siècles.

Maintenant
quelqu'un peaufine le carbone
quelqu'un déplace nos calques.

Quel sera son nom, son totem?
Comment s'accommodera-t-il de nos révoltes?
Lui demanderons-nous de les prendre en charge?

Oui, nous avons fait infiniment rêver chacun de nos dieux imaginaires. Nous avons conservé la lumière des étoiles mortes, l'usure des vents, l'étreinte et le sang des plus lointaines nébuleuses.

Féconds et malhabiles, nous nous sommes liés à ce qui nous sépare; l'autre, les anges et la guerre que notre désir approche avec insistance.

D'autres temps se sont échappés de nous, d'autres temps ont façonné leur espace. Et chacun préserve l'empreinte; nous aimons d'abord ce monde où nous pouvons apparaître. Et notre amour est la seule prière, l'unique demeure où peut s'apaiser le silence, ce miracle exigeant de notre présence ici.

Peut-être sommes-nous inspirés par des générations de diables qui écoutent aux portes les dénouements des récits, possédés par des calculs et des scènes de ménage, par la loi approximative de l'antique chimère au tombeau bienséant et à la mainmise sur notre servitude. Prompts à réclamer les droits terrestres et orduriers, falsificateurs d'une justesse devenue justice, nous sommes si peu lucides qu'il nous faut des révolutions et des orgies de sang noir pour nous éprouver nous-mêmes. Et encore, nous préférons célébrer les palmarès, l'omniprésente panoplie du prêt-à-porter, du prêt-à-manger, du prêt-à-tout-pour-réussir.

Ah, la belle arnaque des destins; le culte est puissant et la réussite exemplaire. Chacun pour soi, nos puissances s'affolent, nous sommes tous seuls. Et les métastases se multiplient comme le pain.

Ce que j'ai? Rien, vraiment, je t'assure.

Je n'ai rien, absolument rien pour me faire croire en ma volonté propre et en mes maladies;

il y a aujourd'hui – c'est seulement qu'il y a, vois-tu, et je n'ai rien que ce que je suis – l'autre d'un autre, son désir apparu au creux de l'énigme, l'issue de sa mort nécessaire;

il y a cela, sinon, rien; il y a, seulement, tous ces regards qui regardent, tous ces coeurs qui battent, ces corps et ces respirations, la persistance de leurs instincts. Et les murmures de nos consciences. Et la volonté tendue sur nos fronts.

Nous ne savons plus ni d'où, ni depuis quand ils instaurent leur peur ensorcellée. D'où ils fascinent, depuis quand ils emboîtent. Flocons de lait et famines. Résines de sueur, synthèses de doigts.

Nous ne savons plus ni d'où, ni depuis quand leur œil bleu embrase le monde et ses châteaux. Les écrans ne le disent pas. Et notre mémoire rase les murs.

Ils sont beaux, maculés, lisses de guerre, droits comme des idoles, comme le profil des statues. Ils ont javalisé leur dentier, laqué leurs mèches, astiqué leurs histoires. Ils ont poudré leur front court.

Nul ne sait d'où ils parlent. Depuis quand ils promettent leur paix opulente à grands renforts de verrous.

Nul ne sait qui ils sont, qui les nourrit; qui raconte, qui emboîte.

La nuit, je me réveille le souffle abîmé et les mains froides. Je me tourne. Je me retourne. J'ai peur de me rendormir, d'être à nouveau happée par l'étrangeté d'une vision, par la commission réelle de gestes désespérés. La nuit, j'ai peur de mes rêves. Alors tu m'ouvres les bras et ton coeur. Tu me bordes de ta sérénité revenue de tout. Ta voix s'exhausse dans le noir. Tu me demandes pourquoi je pleure.

Je descends dans l'envers de l'ivresse; tintent des cailloux, la vague se retire. Il n'y a pas ici de timbre particulier, plus de miroir, aucun visage. Je suis anonyme, pêle-mêle. Je suis une force désolée qui erre dans le surplus de son silence. J'occupe des ruines. Je fouille l'épaisseur de leurs débris. Je veux sortir d'ici, mais il me faut un indice.

Je me convaincs des signes, je ne suis pas morte. Mais.

Je cherche dans le désordre des lignes écrites de ta main.
Je veux m'échapper d'ici.

Il y aura ce moment d'impitoyable cohérence
des jours d'acier, avant le chaos
et puis le sel et la rouille
les graines brûlées sur la terre battue.

Petites allures d'apocalypse devenues ordinaires. Il nous faudra bien poursuivre, indéfiniment. Nous sommes essentiels. Ce présent a besoin de nous. Il se nourrit de nous. Il draine, jusqu'à la moelle, notre temps et nos rêves.

Et nous continuerons encore et encore; ce présent ne se suffira pas à lui-même, il ne résistera pas à l'avenir, nous deviendrons autre chose.

Que pourrais-tu désirer de plus, toi à qui l'on offre tant de possibles? Que te manque-t-il pour te réjouir? De quoi es-tu victime?

Ton angoisse est un luxe, toutes tes névroses d'enfant gâtée sont des luxes. Ta démission, un luxe suprême.

Méfie-toi des spots et des magazines, de l'esprit racoleur qui te fait vivre la mort en direct, de cet étalage scintillant de pouffiasses tétanisées qui ouvrent pour les gagnants des trappes et des oeufs d'or.

Zapper ne suffit pas. Zapper ne te soustrait pas aux lieux communs des postes à gaz et des marchands de beignes, à nos longues banlieues de *reality shows*, à ces *meat markets*, ces débits de boissons où l'on sert de la mauvaise bière et des sourires faux.

Le drame du monde te divertira peut-être lorsque tu mangeras en solitaire. Mais les noms des morts, la justification des crimes et des licenciements, le gâchis du pétrole, cela, tu le sais, cela ne peut pas être contenu sur une table de cuisine.

Silence de l'autre, presque rien, coexistant: ce silence s'habite parfois, il s' imagine à la démarche, au regard, à la manière d'éviter le regard, à la manière d'habiter le mouvement, de dire quelque chose de banal, par exemple: «je suis perdu», ou encore de ne rien dire du tout, pendant quelques minutes, dans un ascenseur, ne rien dire. Dire «rien» et partir, chacun de son côté, sans jamais se revoir. Se revoir des centaines de fois et dire «non, non, rien», à chaque fois.

Méfie-toi des mots imprimés tous les jours sur le papier,
et de la composition du monde qu'ils nous imposent.
Cela ne correspond pas, cela n'a aucun lien de cohérence
avec le coeur de la vie.

Chacun n'est plus qu'un fantôme, une longue
impatience, un défilement: une partie de plus en plus
infime de ce spectacle sans amour dans lequel nous
figurons pour la paye.

Une jolie maison avec un grand patio et une piscine turquoise; des pastilles de chlore, des filtres, des pompes et un chauffe-eau; un cabanon et un garage, des hostas dans leur paillis rouge, une pelouse verte, des arbres taillés, une entrée asphaltée encore lisse et noire.

Des meubles d'extérieur, des meubles d'intérieur. Des rideaux, des tableaux, des photos de famille encadrées, adorées, placées au-dessus du foyer. Des cadeaux de voyage, des masques africains trouvés au centre d'achat, une discothèque, une vidéothèque, une collection de manettes suspendues à un tourniquet gardé à la portée de la main, sur la table basse, près de la pile de magazines, du cahier de sudokus et de la calculatrice.

Une bibliothèque pleine d'appareils électroniques, avec des trous, des clips, des élastiques et des agrafes pour faire courir proprement les fils entre les best-sellers et l'encyclopédie générale achetée par correspondance.

Par terre, des guides de croissance personnelle: *Comment se faire plaisir, Donner du sens à sa vie, un jour à la fois*. On passerait des heures, sans bouger, sur ce divan large et profond, dans ce jeté de mohair, moelleux comme une caresse.

L'enfant fut oublié devant sa machine
le vieux, devant un téléviseur
le soldat, devant son semblable.

Quantité de pilules furent prescrites
les familles éclatèrent
les mères se livrèrent à d'autres sacrifices.

On dressa les jeunes gens à vendre leur âme pour tromper
leur ennui; des fils de métal égalisèrent leur sourire
des vaccins les immunisèrent contre nos peurs
des crèmes lissèrent leurs rides.

On appela beauté ce maquillage sur leurs yeux jaloux
on appela liberté la maison, la voiture et le voyage
vendus à crédit.

POUR L'ÉTERNITÉ

C'est entre nous qu'une humanité se compose.

Entre nous:
la seule guérison possible.

Demande-moi quelque chose, demande-moi de sentir, de penser à toi, demande-moi de t'écrire. Je suis trop seule ici, parmi les livres et les fantômes, trop seule pour comprendre ce qu'il y a à comprendre. Trop seule même pour savoir s'il y a quelque chose à comprendre, à dire, s'il y a quelque chose à saisir. Demande-moi, je ne sais plus, si je suis seule ici; seule avec mon pouls, si je suis seule ici à respirer encore, si je suis ici la seule, entre ces quatre murs, la une sept-milliardièmes, je ne sais plus même s'il faut savoir, si je peux saisir ce que je suis, ici, une sur sept milliards, un sept-milliardièmes, seule, parmi les absents et les morts. Encore trop humaine, trop vivante pour parler toute seule.

Demande-moi quelque chose, je n'entends plus. Ici, entre ces quatre murs, je suis au fond de l'absence. Je n'ose pas quitter la pensée de ceux qui ne sont pas là, leurs rêves endormis sous les couvertures. Je suis sans réalité, une et un sept-milliardièmes, trop seule. Et je ne connais pas tout ce que je peux comprendre, et je ne comprends plus tout ce qu'il m'a été donné de connaître; les lieux sont opaques, pleins, il me semble, de toutes ces vies passées et présentes, de toutes ces vies passées à penser qu'il faut dire pour faire advenir la compréhension de ce que l'on ne connaît pas. Je ne sais pas ce qu'il faut. Je ne sais pas si je peux croire en ce que je crois connaître. Tout cela se confond.

Demande-moi, demande-moi de te demander, moi, le un sept-milliardièmes, de te demander comment tu vas, de te demander qui tu es, ce que tu fais, ce que tu souhaites pour nous, de te demander ce que tu penses qu'il faut penser que nous sommes pour continuer, pour reprendre ainsi, chacun avec soi, avec ce peu de parole et de conscience, pour reprendre chacun, avec les sept milliards manquants, reprendre tous les jours les gestes, l'agitation, l'amour des autres, et pour y croire.

Comme il est lourd,
comme il est dur et dense
ce Un que je voudrais diluer.

Demande-moi de te regarder.

Demande-moi de t'aimer.

Amour, mon écart. Amour mon engendrement. Amour sans lequel je me répète sans cesse, avec le poids de tout ce qui me manque.

Puisque ce réel n'assure aucune vérité, puisqu'il les contient toutes, sache aussi, mon amour, qu'au comble de nos intrigues, l'esprit qui a faim exerce encore ses prédatations. Sache que nous sommes des bêtes, peut-être trop capables, et que nos mères ont pétri le pain noir. Sache que nous avons survécu.

Amour, comprends-nous bien, chacun se dépense, tout nous détourne. Et l'esprit s'accomplit contre ce manque. Il ment. Il invente et impose avec génie les moyens de ses réalités. L'esprit se succède, il vit dans la tête des bêtes. Et son pouvoir est immense, amour, l'esprit peut tuer. Il est la vie que la bête fait sienne.

Écoute-le, c'est lui qui te parlera et chaque lieu, chaque odeur, signifiera ainsi quelque chose. Amour, l'esprit vivant est une fabrique de mémoires. Tout peut arriver, l'esprit désire, le plus possible. Amour, toujours il cherche, toujours il veut, autant qu'il le peut; s'il fut assoiffé, s'il fut traumatisé, il se succèdera. Et ce grand effroi persistera. La peur guidera ses puissances.

Je respire à coeur battant. Je suis irrépressible; puissamment animée par cette sensation d'existence, par ses grincements et par l'exaltation de son miracle. Il ne m'est plus tolérable que l'on me dicte quoi que ce soit. Ne me sera révélé que ce que je pourrai comprendre: l'indissociable entre ma main et mon visage, le jeu des affinités, l'intime composition de ma conscience.

Toi, tu m'innocentes de tout ce que je n'ai pas su être, je ne veux plus vivre ailleurs. Je pose mon front contre le tien: beauté sans désastre. Ton visage.

Tu chantes, je m'entends rire.
La lumière file à travers moi.

Le jour se lève.

L'été ouvre le ciel.

Tu partages tes féeries. Tu accordes aux oiseaux l'âme des géants, la conscience tranquille. Tu es capable de comprendre et de recommencer et d'allumer le monde. Tu me demandes où tu étais avant d'être là, qui tu étais avant d'être toi. Tu ne te souviens plus.

Je n'ai pas de réponse, que ce coeur qui remonte à la surface. Je suis allégée de ma douleur inutile, des non-sens où la vie s'abîme, pour rien. Tu mimes les grands fauves.

L'éclosion d'une fleur dans le vase, sur la table, me fascine un instant.

Toi, tu m'as prise pour origine, je ne sais pas par quel miracle; à tout moment, depuis, l'amour nous sauve. Sans toi, peut-être aurais-je pu me taire et mourir, refermer ma présence, disparaître. Et la terre aurait arrêté de tourner. Et le vide aurait pris la place de l'univers, mais te voilà avec tes histoires et tes petites mains et tes questions sans cesse et sans limites. Je ne cherche pas le repos, je m'active. La lumière n'invente rien de plus, je la vois, simplement: la lumière, notre réciprocité. C'est pour toi que l'on m'a mise au monde, pour que tu existes.

Amour aux pas légers, arrime-moi à ton regard. Porte-moi, déporte-moi vers les envers et les entrelacs lointains, que j'y boive l'eau des bas-fonds et des fosses, que j'y nage à en devenir poisson-chat, à portée de lune, sous ce cosmos impensable, Amour, comme vague jaillissant des vagues, coursant dans les cris des sirènes, garde mon coeur de marin délirant, garde-moi, Amour, dans ta joie.

Notre course s'épuisera. Tu rouleras des cailloux aux pieds des enfants qui se baignent. Je transmigrerai dans tes rires et tes coups de lumière. Irrémédiablement mourante, pour t'accomplir.

LES GÉNIES DE LA LAMPE

Le ciel subsiste et la terre dure,
Pourquoi le ciel subsiste-t-il, et la terre dure-t-elle?
Parce qu'ils ne vivent pas pour eux-mêmes.
Voilà qui les fait durer.

LAO-TSEU

Comment commencer? Je ne sais pas. Comment décider où ça commence? Était-ce un cri ou bien une brûlure, un choc? Qui se souvient? Je ne me rappelle plus. Le commencement m'échappe. Bien entendu, je n'avais pas grand-chose à voir là-dedans. Ça a commencé dans le lit de mes parents, en novembre, dans une maison dont il ne me reste que de vagues souvenirs et beaucoup de photographies. Mais pour moi, je veux dire pour moi-même, pour le début de mon être, je ne saurais me rappeler. Un jour – était-ce avant ou après le choc de l'air et de l'espace – un jour tout a commencé. Cela devait être avant, bien avant; si près des débuts qu'il est impossible de se souvenir sans inventer. En ces temps-là il n'y avait pas de langage, pas de mots pour nommer les choses; seulement de la lumière, des bruits et un goût, de sel j'imagine, un goût d'océan.

Éclats de voix ou de lumière d'abord, je ne saurais le dire, peut-être de douceur; un jour, ma cervelle fut prête à sentir. Et je suis apparue à moi-même telle que je le suis toujours: le plus grand miracle de tous les temps. Je bouge. Et c'est moi qui le décide. Voilà que quelqu'un bouge, que quelqu'un fouille, soulève des cellules mortes. Comme des étincelles ou des mouches d'étoiles, comme des lucioles dans le crépuscule d'été. Le coeur de la mère bat, régulier. Parfois elle sursaute. Elle réagit. Tout le temps, elle réagit la mère et sa voix claire chante, se fâche, s'amuse. Et d'autres voix, lointaines, répondent.

Avant cela, vraiment, je n'arrive pas à imaginer. Avant cela, ce qui était là appartient aux volontés d'autres corps. Mon histoire à moi commence ici. Ici ma volonté et mon désir. Ici ma présence. Et pour qu'un jour je puisse être là et réagir à mon tour, combien de ventres aimés ou vandalisés par combien d'hommes? Depuis la nuit sans mémoire, tant d'êtres pour en arriver à soi. Cela me donne le vertige. Cela m'échappe complètement. Alors je commence ici. En moi. Dans ce corps qui, depuis son origine impensable, recommence au gré des hasards et des rencontres. Je sais que je n'existe que par une infime probabilité. Ce corps aurait pu être tant d'autres. Et pourtant c'est moi qui suis là, moi qui te parle, moi qui affirme: «Cela commence ici», même si je suis sans exclusivité aucune. Car depuis longtemps, cela commence. Car cela commence partout à la fois.

*

La question que je me pose ici est une question beaucoup trop grande pour moi. Je n'ai pas assez de ma vie, pas assez de mon intelligence ni de mon intuition pour l'articuler en une réflexion complète. Pourra-t-elle même me satisfaire? Peu importe, car la question que je pose ici est celle qui me fait écrire. Cette question n'est pas à épuiser. Elle appelle peut-être des pensées, des intuitions, des images, mais je ne peux pas l'enfermer dans mes visions. Il n'y a pas de réponse, il y a toutes ces réponses. Et il nous est impossible de toutes les faire tenir ensemble, dans une oeuvre de langage. Cela deviendrait absurde.

Alors: la question est peut-être trop grande, mais elle a besoin d'un esprit pour être posée, elle a besoin d'un être et de sa subjectivité pour pouvoir vivre. Ainsi je me permets d'y participer, je me permets de composer et de choisir. J'accepte de devenir cet esprit qui interroge la vérité, la profondeur et la complexité de son propre miracle. L'être et le rapport qu'il entretient avec l'ensemble de l'existant est le sujet sans limite du créateur, un sujet immense que l'on peut aborder sous tous les angles. Comment commencer? Où commencer? En moi, en toi? En nous, si cela existe. Car nous sommes tous bien seuls, j'imagine: puisque je suis seule, puisque

ma conscience est séparée.

Je désire donc poser ici cette question que je me pose presque tout le temps, cette question que je retrouve dans la lecture de tant d'autres. La question de l'enfant. La dernière, peut-être la seule question. Et je la formule avec la désagréable impression de la trahir. Je tourne autour d'elle, je ne sais pas par où la prendre, je voudrais que tu me la souffles à l'oreille. Je voudrais qu'elle apparaisse sans qu'il me soit nécessaire de la formuler. J'écoute, je regarde et cela s'impose: à quoi assistons-nous, nous les humains de la terre, nous qui sommes conscients de notre conscience, de quoi sommes-nous témoins et comment y participons-nous?

Avant de commencer, il m'importe que tu saches que mes vérités sont tiennes et qu'il t'appartient personnellement d'en faire ce que tu voudras.

*

Notre histoire, voilà ce qui m'obsède, notre histoire, de tout temps et de partout. Elle n'a peut-être pas de début et elle peut être sans fin; car, en tout état de cause, rien ne me permet de croire en l'origine, en une origine sans origine, en un âge des premiers jours. Ma mère est l'origine et la mère de la mère de ma mère et ainsi de suite. Au commencement, je ne peux postuler qu'une grande amnésie. Je suis une autre, fabriquée par d'autres. Et mon apparition ici est celle du possible rendu possible.

Je nomme la terre, la mer, les collines et les cieux comme l'aurait fait ce dieu que je me représente. Je dis voici la nature, voici l'homme capable de sauvagerie, voici ses enfants et sa civilisation et la multitude des réalités qu'il aménage. Cela fait le monde et cela fait ma conscience du monde. C'est moi qui suis à l'âge des premiers jours, moi qui suis la vie, moi qui la découvre et qui la nomme, c'est moi qui porte ce

visage et ce silence, et tous ces paysages attendent que je les habite¹. Et le fait que je sois entourée de mes semblables n'arrive malheureusement pas à me déplacer de mon centre. Ainsi, je ne peux te percevoir que comme mon semblable. Rien ne m'est accessible en dehors de ce que je suis.

*

Anonyme, je m'adresse à la communauté des anonymes. Je sais que la conscience de la multitude peut rapidement me priver de mes moyens. Il me faut dissiper l'attente, sans quoi je m'étiolerais dans la démesure d'une chose qui pourrait tout aussi bien se passer de moi. «Je me connais», écrivait Antonin Artaud, «et cela me suffit, et cela doit me suffire, je me connais parce que je m'assiste, j'assiste à Antonin Artaud.² »

Parce que je me connais. Parce que j'habite cette petite personne et que j'assiste à son phénomène, je puis me permettre de croire que tu existes aussi, ailleurs, dans quelqu'un d'autre. Et si je m'invente, c'est aussi pour que tu puisses t'inventer. Tu reprendras peut-être les mots de ma question. Tu les transformeras, tu me déplaceras de mon centre. Et je serai enfin délivrée des limites de mon esprit.

*

Il y a toujours quelqu'un qui parle, je suis bel et bien au centre de ma voix. Je suis celle qui devient l'affection, l'intensité du désir de dire, le timbre de mes pensées et l'errance de ma compréhension. Je suis ce qui réfléchit ici, je suis ce qui compose et ce qui tranche. Je suis ici et j'écris parce que le plus souvent, dans l'ordinaire de mes contacts avec les autres et le monde, dans le quotidien et la petitesse des égos, dans la protection que chacun dresse devant soi, je ne trouve pas le courage ou la force ou

¹ «Notre pays est à l'âge des premiers jours du monde. La vie est ici à découvrir et à nommer; ce visage obscur que nous avons, ce coeur silencieux qui est le nôtre, tous ces paysages d'avant l'homme qui attendent d'être habités et possédés par nous, et cette parole qui s'ébauche dans la nuit, tout cela appelle le jour et la lumière.» Anne Hébert. *Poèmes*, préambule au «Mystère de la Parole». Paris: Seuil, 1960, p.71.

² Antonin Artaud. *Oeuvres complètes I*, «Le pèse-nerfs». Paris: Gallimard, 1984, p. 98.

l'espace pour exprimer ce qui vit au coeur de ma vie.

*

J'écris à voix haute, je répète, je reprends, je défais. J'écris des phrases imprononçables. Je n'aime pas qu'on m'écoute. J'ai besoin d'une extrême concentration pour demeurer attentive à ce que je cherche à écrire. Il me faut un lieu de solitude. Son aspect m'importe peu, je dois seulement y être seule «car on n'écrit jamais qu'aux confins imprécis de l'être», dans un lieu où l'on ne peut se rendre qu'en s'isolant des autres; «[...] rattachée à toute origine, la solitude a ce pouvoir exceptionnel de rompre le temps, de dégager l'unité première; de faire en quelque sorte, du multiple indéterminable, l'un innombrable.³ »

Claude Louis-Combet, dans *Le péché d'écriture*, écrit qu'«il faut être singulièrement privé d'être pour vouloir se donner, dans l'écriture, une chance de consistance et d'identité, une illusion d'unité, un soupçon de puissance.⁴ » Je ne pense pas que cela soit vrai. Ce n'est pas d'être que celui qui écrit est privé, ni même de cohérence, c'est plutôt qu'il est aux prises avec un sur-être, avec un inexprimé particulièrement intense. Il y a en lui des charges intérieures qui demandent; il y a autour de lui des formes qui l'appellent. Il y a en lui la curiosité, son attention, ce qui est sans cesse ravivé par l'expérience d'un monde où l'information circule à tous les niveaux. L'écrivain n'est pas privé d'être puisqu'il ose écrire. L'écrivain est quelqu'un qui sélectionne, qui compose, qui travaille et qui laisse travailler en lui l'alphabet, le lexique, les ordres, les désordres, tous les liens possibles. Sa parole est vivace et féconde, son esprit est sensible et il cherche, il fouille, il essaie, il retourne, il veut trouver. Quoi? Il ne le sait pas encore, mais il a l'obsession de le découvrir. Secrètement, il a la foi. Il croit en un ordre possible, en une clarté, en une beauté, en une sincérité. Et il se sent engagé, par l'imagination et le langage, envers le monde et

³ Edmond Jabès. *Le petit livre de la subversion hors de soupçon*, «De la solitude comme espace d'écriture». Cité dans *L'anthologie de la poésie française du XX siècle, II*. Paris. Gallimard, coll. «Poésie», 2000, p.71.

⁴ Claude Louis-Combet. *Le péché d'écriture*, «Le texte au-dedans». Paris: José Corti, coll. «En lisant en écrivant», 1990, p.25.

le sensible.

*

À tout moment ma pensée se retourne, elle s'échappe. Des gens me frôlent. Je traverse des lieux. Les extérieurs sont pleins, je ne peux pas tout saisir. Ce qui bouge autour m'anime pourtant. La rue est pleine de sensations, fugaces pour la plupart. Je ne peux pas tout saisir. Mon attention est constamment entraînée; je perçois d'autres mouvements, d'autres odeurs, il y a des voix inconnues, tout cela me traverse, me porte, m'assure que je suis bien là.

Mais il y a autre chose, cela ne se laisse pas oublier. Ma pensée réagit, ma mécanique pensante se module, elle s'accorde à mes relations, à mes humeurs, à mes exigences et au labeur incessant d'un désir immense, irrésistible.

*

L'esprit est fait pour penser, mais il n'est pas la pensée. Il est le désir de penser, la soif de comprendre ce que nous sommes, ce qui est, ce qui nous dépasse et ce qui s'investit dans notre propre entendement. La pensée est une réaction. Il y a des visages, la proximité des corps, des ombres et des tours, des rêves depuis longtemps formulés et re-formulés, il y a des blessures, des écueils, des trous et l'imbécillité crasse, et l'atteinte et l'éblouissement. Il y a, en-dessous de ma pensée, ce qui réagit par intuition, ce qui pressent le sens de quelque chose, et alors, l'esprit «se dérobe jusqu'à attenter à nos langues, je veux dire à les laisser en suspens.⁵ »

Je ne pense pas en-dessous des mots: je vois, je suis là, j'assiste, je ressens. Et c'est le langage qui me permet de penser, d'avoir une emprise. J'écris comme je parle. Je me fais pour ma conscience une perception du réel. Je dis la fiction que je suis, la fiction où je vis. Je fonde et je refonde et je reprends ma formulation. J'essaie de me

⁵ Antonin Artaud. *Op. cit.*, p.99.

convaincre de ma propre réalité.

Cela est essentiel. Pour nous les humains, la formulation d'une pensée par le langage devient rapidement un mécanisme inconscient de l'esprit. Nous pensons que nous sommes ce que nous pensons. Entre nous, nous intégrons une multitude de «conventions de réalité⁶», nous apprenons peu à peu à maîtriser le langage et c'est ainsi que nous pouvons échanger, nous rencontrer, construire du sens les uns avec les autres et avec l'ensemble des phénomènes qui modulent nos vies. Nous avons besoin d'agir ainsi pour arriver à élaborer les stratégies qui nous maintiennent dans l'existence, car nous sommes, en tant que vivants, complètement dépendants du dehors. Toute vie dépend de la vie et porte en elle la vérité de ce rapport.

*

Ici, les êtres se mettent au monde. L'histoire s'est créée avant eux et se créera après nous. L'histoire s'élabore partout, les réalités changent, elles sont malléables et le réel n'est qu'un mot. Mais nous éprouvons la nécessité de ce mot, ou plutôt de sa référence à l'univers effectif, concret et virtuel qui se présente à notre esprit comme la matière avec laquelle se constitue notre connaissance. Et il est vrai que nous sommes appelés très jeunes à la compréhension. C'est, je crois, à cette faculté que l'esprit humain doit sa survie jusqu'ici.

Impossible de survivre seul. C'est la mise en commun des forces de chaque individu qui donna au collectif un premier pouvoir de surpuissance. Ce pouvoir s'avéra si efficace pour la survie de l'homme qu'il nous serait impensable de réfléchir sur la *nature humaine* sans reconnaître la grande dépendance de l'homme au groupe et le caractère profondément social de cet animal. Le réel humain est fabriqué par toutes les puissances humaines qui y participent. C'est pourquoi il reste indéfinissable et ouvert. Et si les structures des groupes sont naturellement et constamment ébranlées par les luttes de domination, cela même doit être compris comme une stratégie primaire du vivant pour demeurer vivant, au prix d'un effrayant paradoxe,

⁶ Suzanne Jacob. *La bulle d'encre*, «L'entendu». Montréal: Boréal, 1997, p.31-48.

faut-il le préciser.

*

Les petits humains arrivent dans le monde nus et particulièrement vulnérables. Ils ne savent rien de tout ce qu'il faut savoir pour survivre. Les aînés doivent leur apprendre comment faire, ils doivent leur passer le savoir. Et les pratiques et le savoir des uns et des autres circulent, et l'esprit de l'enfant se constitue ainsi, par apprentissages, en intégrant à son expérience la vision d'autrui. Le langage lui permet, pour ainsi dire, de mettre en réseau son esprit et cela représente une source intarissable de trouvailles et de révélations. Le langage ouvre l'être. Il lui permet de participer à la communication. Il lui donne accès à la circulation des consciences.

Le langage n'est pas seulement le liant de nos communautés, mais aussi le lieu de notre apparition. La parole est une danse, elle a soif d'espace:

La parole se souvient, annonce et transmet; elle nous traverse et passe par nous sans qu'on sache. Les mots ne sont pas des objets manipulables, des cubes agençables à empiler, mais des trajets, des souffles, des croisements d'apparences, des directives, des champs d'absence, des cavernes et un théâtre de renversement; ils contredisent, ils chutent.⁷

Le réel ne leur résiste pas. Les mots ouvrent des passages. La parole est un souffle, au plus profond, qui nous lie et nous délie. «Tout au fond de nous, tout au fond du langage: la soif de mourir, de se dépouiller et renaître; au plus profond de nous: le désir de traversée.⁸ »

*

Le réel, tout le réel, nous apparaît réellement impensable. Nous n'avons accès qu'à notre réalité. Et la vision de cette réalité est elle-même relative car elle ne nous est possible que par le relais d'une conscience qui est non seulement séparée, mais aussi

⁷ Valère Novarina. *Devant la parole*. Paris: P.O.L., 1999, p.20.

⁸ *Id.*, p.85-86.

clairement gardée à l'intérieur d'un certain niveau, si je puis dire, qui serait le plus souvent celui de l'entendement, quoiqu'il nous soit possible de nous mouvoir constamment sur divers niveaux de conscience, suivant les nécessaires fluctuations interprétatives que requiert la réalité dans un état donné d'existence. Ainsi sommes-nous tous des singularités. Nous existons dans des réalités divisées mais ouvertes, car pour vivre il nous faut habiter cet espace que l'on aménage entre soi et le monde; pour vivre il nous faut l'occuper, y voyager, nous y perdre et y découvrir plus d'espace encore, plus de sens. Il nous faut, constamment, recomposer entre le dedans et le dehors les passages qui nous portent ailleurs.

*

Ainsi, ce que j'apprends des autres, ce que j'accepte de reprendre d'eux, à propos de tout ce qui nous entoure et de tout ce qu'il faut être pour être humain, je ne peux le saisir qu'à la condition que je coopère; qu'à la condition que j'en aie la volonté et le besoin. Or, ce besoin et cette volonté, qui sont au centre de ma personne, sont des forces immensément puissantes. Elles exigent beaucoup de moi. Le travail de ces forces me constitue, mais je pourrais mourir de leur conflit. Et puisqu'elles fonctionnent toujours ensemble, de l'accord de ces forces dépend mon bien-être. Je ne peux alors que me demander pourquoi j'accepte de souffrir ainsi; et je constate très rapidement que je ne maîtrise pas cela. Je ne pourrai jamais satisfaire tout à fait ce besoin et cette volonté. Ainsi suis-je facile à conquérir, car je cherche, car je veux me résoudre. Car j'ai besoin de manger et je dois me mettre à l'abri de ce besoin; car pour t'aimer, j'ai besoin que tu m'aimes. Ainsi, je t'appelle et je m'affirme, car je veux me constituer, je veux exister, je veux vivre. La vie veut vivre⁹. Et mon esprit est doté de certaines facultés qui me permettent d'actualiser mon être, je veux dire d'être ce corps qui habite ce monde et qui coopère avec lui, car il en dépend; car il peut y prendre part, car il peut y précipiter les forces qu'il porte en lui.

Si j'ai besoin de comprendre, c'est parce que mon esprit cherche à saisir. Je ne

⁹ L'expression est de Marie-Claude Chénier, professeure de philosophie au cégep de Rimouski.

contrôle pas cela. Mon esprit prend d'assaut le réel. Il l'interroge. Il en fait la matière de ses pensées; il se fait lui-même la matière de sa propre pensée et il assimile ce que d'autres pensent, car cela lui donne un répertoire encore plus vaste, cela lui permet d'en savoir plus, de concevoir un au-delà de lui même et de faire en sorte qu'il puisse occuper cet au-delà, auquel il donne le nom de réel.

*

En des temps mythiques et très lointains, les grands Ancêtres (animaux, êtres humains, géants) vivaient sur la terre qui porte encore les stigmates de leur passage. Où ils se sont aimés naquirent des sources, où ils se sont assis, des monolithes, où ils ont disparu, des grottes et des crevasses, et les chemins qu'ils ont parcourus se sont transformés en fleuves et en chaînes de montagnes. On raconte que les Grands Ancêtres auraient disparu à la suite d'une pluie de météorites, laissant derrière eux non seulement les rêves, mais aussi la loi. Cette loi, chacun doit la transmettre, par les rêves, de génération en génération. Ses plus anciennes traces viennent d'être découvertes dans une grotte des forêts tropicales du nord de l'Australie. De simples points gravés dans la roche, il y a soixante-dix mille ans. Il s'agit de la plus ancienne culture transmise sans interruption depuis la nuit des temps.¹⁰

Cette culture, presque disparue au cours du siècle dernier, ne me touche pas seulement parce qu'elle est belle et pleine de sagesse, mais aussi parce qu'elle révèle avec force l'imagination créatrice de la conscience. Cette imagination m'apparaît comme le principe par lequel le réel surgit. Ici, les grands Ancêtres ont vécu et les événements de leur existence ont marqué la terre. Ces êtres anciens communiquent maintenant avec les hommes dans le temps des rêves. Leur fonction est de transmettre à chaque individu les lois qui lui permettront de vivre en harmonie avec son milieu. On peut suivre les rêves, ce sont les récits de la Terre:

« Les rêves voyagent et s'entrecroisent sur et sous la surface du monde, aussi invisibles qu'un champ magnétique. Ils se déploient tel

¹⁰ Thomas Johnson. *Paroles aborigènes*. Paris: Albin Michel, coll. «Carnets de sagesse», 2000. p.7.

un filet dont on pourrait suivre chaque fil en marchant, en dansant et en chantant. Ce réseau unit la matière aux plantes, les animaux aux humains. Et c'est ce réseau qui permettrait aux êtres de communiquer à distance, de s'entendre et de se parler en silence.¹¹ »

*

Le monde ainsi perçu ne serait-il pas plus habitable que le nôtre? J'en ai l'intuition puisque j'assiste à une catastrophe. Le temps de mes rêves est plein de cauchemars. Le déséquilibre est trop grand entre la beauté que je perçois et l'horreur à laquelle on cherche à me conditionner. Et je refuse ce monde piégé par le raisonnement et le mesurable. Je refuse l'application de systèmes qui servent la concentration du pouvoir en autorisant le pillage des forces de vie que portent en eux tous les êtres. Je refuse les règles qui isolent les individus. L'homme a perdu le récit de la Terre. Il ne se préoccupe plus ni de ses ancêtres, ni de l'avenir de ses enfants. Et j'ai peur que bientôt il en vienne à perdre le récit de l'homme lui-même.

Comment ne pas faire de cauchemars? Il y a des saccages à tous les niveaux de la vie. L'intelligence humaine est encore très loin de la justice, de la justesse et du discernement dont elle est capable. Et je sais que nous ne sommes victimes que de ce qui est en nous. Je sais que nous ne sommes victimes que de ce que nous nous faisons entre nous. Je sais ce que nous sommes et je dis que ce qui s'est produit au cours des derniers siècles, ce qui s'est emballé, ce qui s'est accéléré d'une manière incroyable à l'intérieur des cadres de la modernité et de ses multiples réalisations, ce n'est que notre appétit. Et peut-être, aussi, notre peur.

*

«La Mémoire», écrit Valère Novarina dans *Devant la parole*, «n'est pas du tout une fonction subalterne, mécanique, mais une bête extraordinairement intelligente qui descend dans le labyrinthe du texte, va écouter très loin, voyage profond pour retenir, pénètre le réseau résonné – dialogique et hyperlogal –, va dans les galeries,

¹¹ *Id.*, p.9.

les chambres d'écho les moins explorées, retrouver les retours et mémoriser l'architecture souterraine.¹² »

La mémoire assimile tout, adapte tout. Elle ne s'efface pas, elle se refoule. Elle se barricade. On a muré des ailes entières, placardé des portes, installé des systèmes de reconnaissance; et les gardiens, assistés de robots ordinaires, surveillent la circulation. Cela ne nous apparaît pas incongru; c'est comme ça, les couloirs sont surveillés. Plus loin, vous trouverez les archives, les salles de projection, et à l'étage supérieur, les auditoriums où se tiennent les conférences. Sachez que vous aurez besoin de votre laissez-passer. Celui-ci ne vous donne accès qu'à ce palier, mais devant les ascenseurs, vous pourrez, si vous le désirez, passer un examen et obtenir le tampon requis pour être admis à l'étage supérieur.

*

Tu te dis que cela ne concerne que les volontés ordinaires, mais que ce parcours organisé ne t'apportera pas la lucidité que tu cherches. Tu es entré ici pour y comprendre quelque chose. Tu sens bien qu'il te manque des informations. De l'extérieur, l'édifice paraissait tellement plus grand. Et tu as vu ici des choses que tu n'arrives pas à expliquer. Tu les as notées dans ton carnet. Tu sais que les réponses sont quelque part dans cet édifice, mais où? Tu décides de descendre à l'étage inférieur. Dans l'escalier t'attendent quelques fantômes. Fais attention de ne pas descendre trop bas, trop vite. Prends garde à l'ivresse des profondeurs. Tu as tout ton temps. Et le courage ne manque pas à ton amour.

*

Il est clair que les temps passés ne doivent pas être perçus comme des temps idylliques. La violence n'y était pas moindre; la nature humaine n'étant autre que ce qu'elle est, les réalités de l'exploitation, de l'aliénation et de l'injustice devaient

¹² Valère Novarina. *Op. cit.*, p.81.

paraître tout aussi intolérables autrefois. La Boétie écrivit en 1549 son *Discours sur la servitude volontaire*. Socrate fut condamné à mort en avril 339, av. J.C., Victor Hugo fit paraître *Les Misérables* en 1862. On a crucifié Jésus et assassiné Gandhi. On a génocidé les populations autochtones des Amériques, pendu les patriotes; alors il n'est pas du tout incohérent que nous ayons balancé des bombes atomiques sur Hiroshima et Nagasaki, que nous ayons découvert la terreur des camps nazis et qu'aujourd'hui, encore, certains gouvernements imposent à leurs dissidents la réclusion et le redressement par le travail. Il n'est pas surprenant qu'il y ait, encore aujourd'hui, une économie esclavagiste, de grandes répressions et des trafics humains, des récessions, des récits de violence et ce sentiment d'urgence ou de détresse dans laquelle la bonté du peuple s'épuise.

L'histoire de la violence et des dérives de la réalité constituerait un ouvrage immensément riche d'horreurs, un ouvrage colossal dans lequel nous verrions apparaître les noms des meilleurs d'entre nous. Nous y découvririons comment les plus belles idées, les meilleurs sentiments et les plus grandes intelligences sont constamment pris en otage par l'appétit de pouvoir et d'argent.

*

Avant de m'engager ailleurs, il me faut constater qu'ici, dans notre réalité, les machines se sont imposées et que l'outil de la production a été pensé et accepté comme une puissance usuelle. Bien sûr, cet outil est précieux car il permet beaucoup, mais il est devenu banal. Le monde s'est mécanisé, nous nous sommes adaptés. Nous vivons tous aujourd'hui à la vitesse des machines et, comme nous avons intégré leur puissance d'exécution dans presque tous les domaines de notre vie, nous avons pris l'habitude de fonctionner avec leur logique et leur rythme.

La surpuissance des machines a provoqué une transformation rapide et radicale de notre rapport au réel. La technologie a pris d'assaut notre vie quotidienne. Nous nous parlons dans des machines, nous nous déplaçons dans des machines, nous nous informons par l'entremise des machines. Nos objets usuels sont faits par des

machines. Et nous voyons apparaître chaque année une quantité impressionnante de nouvelles matières, de nouveaux procédés, de nouveaux médicaments. Ici, dans la foire marchande qu'est devenue la société de consommation, l'industrie est le moteur du progrès et le progrès, le fleuron de l'industrie.

Évidemment, la surpuissance des machines a aussi bouleversé les structures de nos sociétés. Au cours du siècle dernier, et plus rapidement encore dans les dernières décennies, tout le rapport au réel et au sens de la vie s'est compartimenté, robotisé et virtualisé. L'univers des machines est *apparemment* celui de nos voitures et de nos ordinateurs, de la télévision et de nos systèmes d'alarme; l'univers des machines est en réalité celui des profils, des questionnaires à choix de réponses, des cartes bancaires, des transferts de fonds. Dans de telles conditions, comment nous souvenir de ce qu'est l'être vivant, comment garder un rapport à la vie conséquent et responsable? Nous sommes continuellement en danger: au travail, dans notre couple, devant nos adolescents. Nous devons faire face aux comptes, nous acquitter de nos paiements. Nous n'échangeons plus des services, nous payons pour ce que nous avons perdu le temps de faire. Nous sommes redevables par définition. Et tout cela motive la plupart de nos décisions.

Quinze milliards d'années d'évolution pour l'avènement d'un être capable de découvrir l'origine de l'univers dont il est issu, de déchiffrer les comportements des atomes et des galaxies, d'explorer le système solaire, de mettre à son service les forces de la nature, mais incapable de se mobiliser pour empêcher sa propre élimination! Voici en résumé le drame auquel nous sommes confrontés aujourd'hui.¹³

Il faut réparer le monde. Où sommes-nous? Ne pas nous entendre comme collectivité m'est insupportable. Je suis inconfortable ici, parmi tous ces «je», je suis insignifiante. Plus je suis consciente et pire ça devient. Le cynisme détruit tout. Alors, je n'ai pas d'autre choix, il me faut parler de l'humanité que je porte, il me faut rencontrer sa cohérence. Et même si, sur le vif, les mots ne viennent pas, je sais

¹³ Hubert Reeves et Frédéric Lenoir. *Mal de terre*. Paris: Seuil, coll. «Science ouverte», 2003, p.218.

que toi aussi tu le désires. Dire que nous avons si peur l'un de l'autre; si peur de nous-mêmes, surtout.

*

Quatre-vingt millions d'êtres humains meurent de faim chaque année. Quarante-neuf pour cent de la production de céréales est destinée au bétail. Chaque steak que je mange a englouti deux kilos de blé avant de se retrouver dans mon assiette, de quoi nourrir quatre personnes en plus de moi-même. Il faut dix mille litres d'eau pour produire un kilo de boeuf ; il en faut cent pour produire un kilo de blé. Un kilo de viande de porc laissera derrière lui quinze kilos de purin. Vingt pour cent des gaz à effet de serre proviennent de l'élevage du bétail, soit plus que les émissions causées par le secteur des transports. Un tiers des matières premières mondiales – carburants-fossiles, bois, minéraux et aliments à base végétale – sont utilisées pour l'élevage industriel.¹⁴

J'aimerais mieux ne pas savoir cela. J'aime la viande. Ces informations m'écoeurent, je n'ai plus la conscience tranquille. Et ça se goûte.

*

Je n'ai de leçon à donner à personne. Je n'ai pas atteint la rigueur qu'il faut pour accorder ma conscience et mes actes. Et même si j'éprouve une révolte immense à vivre dans un système que je juge irresponsable et irrespectueux de la vie, il m'est très difficile de me définir hors de lui. Il n'y a pas seulement la viande que je mange et tous les cafés que je bois sans me soucier de l'eau gaspillée pour les produire, il y a aussi les distances que je parcours en automobile, les lumières que j'oublie de fermer, les vêtements que je collectionne et les cigarettes que je fume, il y a aussi ces fantasmes de réussite et cette idée d'une grande maison pleine d'âme et de beaux objets. Et je suis prise avec cela, je veux dire avec des désirs dissonants. Des envies qui ne s'accordent pas à l'amour fou que j'éprouve envers la vie, ma vie, envers

¹⁴Sources: www.protection-des-animaux.org, www.FAO.org.

toutes les histoires et les êtres qu'elle crée. L'amour fou que me donnent les miens, mes semblables; l'amour fou de l'autre, de sa dignité, de sa liberté.

Malgré cela, je reste aux prises avec des désirs de conquête et d'aisance. C'est inconfortable. C'est incohérent. J'essaie de m'accorder, je n'y parviens pas encore. Je traverse des turbulences morales épuisantes. J'éprouve de grands scrupules. Je glisse parfois dans un cynisme destructeur. Mais, je ne peux résister; s'il faut se suicider tous ensemble, autant le faire confortablement dans une grande maison lumineuse au bout du monde. De toute façon, tout le monde voyage, tout le monde mange de la viande. Certains beaucoup plus que moi. Et les gens autour de moi sont optimistes, cette société est encore prospère, et cetera, et cetera. Nous croyons avoir les moyens, nous suivons la vague, nous sommes heureux de nos opportunités, chacun pour soi. Alors j'ose encore croire en ma chance. Je suis là, ici et maintenant. Je veux être reconnue, bien rémunérée, prendre ce que je peux prendre et me mettre à l'abri.

Mais, tu le vois comme moi, ça ne fonctionne pas. Cette pensée est dangereuse. Elle présuppose une inconséquence totale. Elle manque de bonté. Et elle entraîne avec elle trop d'êtres qui n'ont absolument rien à voir là-dedans.

*

Cette pensée est dangereuse parce qu'elle pense à ma place. En fait, elle ne pense plus, elle calcule, et me montre à tout moment ce que je pourrais devenir trop facilement: un être submergé par sa réalité de petite chose opérante. Un être dont la tête est devenue un système utilitaire. Un être qui n'est plus que l'instrument du sujet virtuel qui a pris sa place. *Lui*, il vit dans un lieu d'inversion. *Elle*, elle est une connexion effective. Le système la fait vivre, ils font vivre le système. Ils sont des êtres raisonnables. Ils comprennent comment ça fonctionne. Ils trouvent leur intérêt.

«Ça a du sens, profitez !¹⁵ »

Mais toi, ce qui t'intéresse, c'est le dessous: les voûtes, les caveaux, les pierres philosophales. Cette fameuse bibliothèque cachée et la réserve d'or. L'escalier est là, nul ne peut t'en interdire l'accès. Mais tu devras accepter de descendre en-dessous du réel. On ne franchit pas autrement un mur si lisse et si bien gardé. Il te faut prendre la décision, une bonne fois pour toutes, d'agir malgré ce réel qui parle fort, de creuser là où il devient impératif ou racoleur, de te souvenir et de t'obstiner là où il te fait violence. Tu trouveras l'au-delà. Il est en toi. Tu trouveras un centre, au-delà du réel. C'est là que tu dois rester libre.

*

Le réel s'imposera néanmoins toujours. Comment pourrions-nous y échapper, réellement? Le réel est prioritaire, mais il n'est pas ce qui nous est montré sur les écrans, il n'est pas ce qu'on nous enseigne, il ne correspond pas au programme.

Le réel est prioritaire parce qu'il nous sollicite sans cesse. À tous les instants, nous participons à ses procédures, à ses accords, à ses valeurs entendues et sous-entendues. Et tout en sachant que ce réel ne peut devenir ce qu'il est qu'à des conditions que nous n'avons pas nécessairement choisies, nous sommes tous concernés. Nous devons composer notre réalité avec, ou contre, ou en-dehors de la concrétisation de ces valeurs. Et même si les valeurs du réel nous donnent sans relâche les preuves matérielles et symboliques de leur toute-puissance, elles ont terriblement besoin de nous. Elles cherchent à nous séduire. Nous sommes leur véhicule, le lieu de leur réalité, de leur existence et de leur survie.

*

¹⁵ Slogan de la Banque de Montréal. Hiver 2009.

L'être que le système appelle vers lui, ce n'est pas moi, ce n'est pas toi. Un système, ce n'est pas accueillant ni aimant, c'est un programme et ça n'accorde pas de singularité aux êtres. Le système est aveugle à l'homme. Le système est aveugle à la vie. Il ne reconnaît que les informations inscrites dans son programme. Tout le reste l'indiffère, tant qu'il n'est pas en danger.

Si la nécessité de manger et de consommer pour vivre nous pousse à fonctionner dans un système, il importe toutefois de reconnaître que la conscience du système est artificielle, que son coeur est froid, logique et calculateur et que pour cette raison, entre nous, il est indispensable de faire intervenir notre coeur et notre conscience. Nous sommes l'humanité du réel. Nous ne sommes pas la réalité du système.

*

«Tous ceux qui se sont sérieusement impliqués dans la science finiront par être convaincus qu'un esprit se manifeste dans les lois de l'univers, un esprit immensément supérieur à celui de l'homme¹⁶.»

Je ne peux pas m'empêcher d'être ébahie lorsque je me plonge dans la lecture d'un atlas de l'univers ou d'un manuel de biologie. Et il me faut reconnaître que les nouvelles technologies nous ont aussi permis d'élargir d'une manière considérable les connaissances que nous avons sur le fonctionnement d'une multitude de phénomènes. Leur puissance nous a permis de regarder plus loin et plus petit, de calculer plus vite, d'organiser plus facilement l'information disponible. Il y a donc aussi quelque chose de jubilatoire dans les possibilités que nous donnent nos nouveaux outils. Quelque chose d'heureux pour la curiosité et l'inventivité. Ils ont permis le dépassement d'une limite, la capacité d'une imagination encore plus vaste.

¹⁶ Albert Einstein. Cité par Grichka Bogdanov et Igor Bogdanov. *Voyage vers l'instant zéro*. Paris: EPA Éditions, 2006, p.37.

Et, puisque la science s'intéresse aux questions des enfants, puisque ses théories me donnent des vertiges, aimer les sciences, c'est pour moi tout naturel. Raison de plus de ne pas accepter la récupération de tant d'intelligence par la logique implacable et violente du système d'intérêts suivant lequel se distribue le pouvoir.

*

Je ne veux pas croire en un complot, je ne veux pas me faire l'apôtre d'une théorie de la conspiration ourdie par des organisations secrètes, dans des buts malveillants. Il est tout à fait envisageable que le gâchis dont je parle soit tout simplement dû à de l'inconscience, à de l'aveuglement et à de la bêtise. Néanmoins, je suis tout à fait certaine qu'il y a une erreur, une tromperie sans précédent dans l'histoire de notre humanité et qu'elle se situe sur le plan de l'utilisation de la surpuissance des machines et des sciences appliquées. Cette tromperie, nous ne devons pas la passer sous silence. Nous avons la responsabilité de la reconnaître, de comprendre la distorsion, de voir comment l'inventivité des meilleurs d'entre nous est constamment rachetée par le narcissisme du pouvoir et par la soif du profit.

Maintenant que la technologie nous permet d'inventer des outils de plus en plus prodigieux, nous pouvons considérer que nous avons entre les mains les objets magiques de nos contes et qu'il est urgent de réaliser à quel point ils peuvent devenir dangereux s'ils sont utilisés à des fins d'exploitation et de domination.

*

L'ivresse de la surpuissance est grande. Je ne suis pas étonnée que les générations précédentes aient accepté avec enthousiasme l'idée du progrès. Elle devait paraître pleine de promesses. Les plus intrépides auraient même rêvé d'une société des loisirs. Mais ce qui fut créé, dans les faits, correspond plutôt à une société d'obéissance massivement obnubilée par les codes de réussite qu'impose l'idéologie du profit. L'idéal du progrès fut ainsi détourné du mieux-être des individus et du respect de la vie. La nouvelle surpuissance découvrait sa force et son ampleur dans

le mépris total de la différence et de l'altérité. Je crois que pour comprendre comment nous en sommes arrivés là, à ce moment de détraquement de tous les systèmes de vie sur terre, il est nécessaire de prendre conscience de la violence qui est inhérente à l'idée même du profit.

*

La règle du profit est celle du vol. Elle se fonde sur l'appropriation et sur l'exploitation. La règle du profit est le prétexte sous lequel le pouvoir se justifie. Si la concentration du profit et des pouvoirs fut un phénomène redondant dans l'histoire de notre humanité, c'est que le principe même du droit d'exploitation reconnu aux propriétaires donne à ceux-ci le plus grand des pouvoirs, qui est celui de la possession et de l'accroissement de la puissance. L'idéal du pouvoir tend vers l'absolu. Ainsi est-il insatiable, car il ne peut s'imposer que par la surpuissance qui est toujours une appropriation supplémentaire de la puissance disponible, c'est-à-dire des richesses, du travail et de la connaissance.

Le pouvoir se légitimise par la possession du territoire et de sa puissance disponible. Il a la volonté de la surpuissance, c'est par cette volonté qu'il a pu se constituer. La règle du profit est son argument. Peu importe que le système soit monarchiste, communiste, capitaliste ou religieux, il se caractérise par la mainmise d'une classe sur la puissance réelle. Nous arrivons alors nécessairement à un point de concentration du pouvoir qui se traduit en obsession et qui engendre la folie. Celle-ci a beau n'avoir plus aucun sens, elle cherche par tous les moyens à se maintenir.

*

Si ce n'est pas le travail de l'autre que l'on vole, c'est la terre ou l'océan. Exploiter, c'est prendre. Et l'édification d'un pouvoir légitimisé de l'intérieur par une puissance de possession et d'exploitation ne peut que créer de la violence et du malheur, car tout le réel en est directement atteint. Si le pouvoir se transforme en

pillages et en injustices, s'il trouve à fonder ainsi, dans des pratiques criminelles, sa surpuissance, alors il ne peut qu'engendrer des réalités bancales, détournées de leurs potentiels par la force et/ou la nécessité.

Puisque l'idéal d'un monde habitable ne peut devenir possible qu'à travers notre humanité de puissances libres et aimantes, il est primordial de reposer sans cesse la question du pouvoir. Croire que la puissance humaine ne peut que tendre vers une surpuissance abusive serait aussi absurde que suicidaire. Cela signifierait la légitimisation du crime et l'acceptation de la fin de l'homme qui bientôt ne pourra plus survivre dans un monde aussi surexploité. L'homme achèvera-t-il son pillage par le meurtre de l'homme, ou comprendra-t-il enfin que ce monde a besoin de son amour?

*

J'ai trois trésors que je détiens et auxquels je m'attache:

Le premier est amour,

Le deuxième est économie,

Le troisième est humilité.

Amoureux, je puis être courageux,

Économe, je puis être généreux,

N'osant pas être le premier dans le monde,

Je puis devenir chef du gouvernement.

Quiconque est courageux sans amour,

généreux sans économie

et chef sans humilité,

celui-là va vers la mort.

Qui se bat par amour triomphe;

Qui se défend par amour tient ferme;

Le ciel le secourt et le protège avec amour.¹⁷

Ne pourrions-nous pas imaginer la constitution d'un pouvoir qui trouverait sa légitimité dans l'altruisme et la reponsabilité, un pouvoir qui aurait pour unique

¹⁷ Lao-tseu. *Tao tō king*. Paris: Gallimard, coll. «Idées», 1967, p.147.

fonction de permettre à nos consciences divisées de s'épanouir ensemble?

*

Le pouvoir ne peut devenir réel et s'exercer que dans la mesure où nous ajustons nos comportements à sa logique, à ses discours et à ses règles – ce que Suzanne Jacob appelle «les conventions de réalité». Dans *La bulle d'encre*, Jacob montre bien comment la trame du réel est faite de croisements de sens issus «d'un nombre incalculable de consensus patiemment élaborés au cours de l'histoire humaine¹⁸». Chaque individu, pour survivre, doit intérioriser ce qu'il faut de fiction pour arriver à être ce qu'il est, c'est-à-dire pour être en mesure de fabriquer son propre récit et d'y déployer la conscience de sa subjectivité. Parler, c'est produire de la fiction, assembler des idées, nommer et comprendre; avec Suzanne Jacob, *l'être* est l'exercice de sa fiction. Les «conventions de réalité» peuvent alors apparaître comme des lieux où l'imagination prend la forme du réel.

Tous ces récits enchâssés forment pour le sujet humain un répertoire que nous pourrions aussi concevoir comme la matrice de sa conscience, qui semble ne pouvoir se constituer qu'à l'intérieur d'un vaste réseau communicationnel où l'information circule dans tous les sens et sans interruption. Le langage de l'être lui vient de son cri, de son chant, des mouvements de son corps dans un monde d'autres corps, eux aussi divisés et ouverts par leur propre cri, par leur chant et leurs mouvements. L'exclamation, le cri de l'être, est ce qui nous ouvre. C'est le principe d'amour de l'humain.

Le besoin d'exprimer ce qui se passe en nous est vital et nous ne pourrions pas survivre sans la constante communication que nous lie aux êtres et à la matière de ce monde. Cette règle d'échanges, l'homme en a fait la musique et les mathématiques, il en a fait la pensée, les croyances et les lois. Mais l'utilisation d'un langage n'est pas une spécificité de l'animal humain. L'observation de tous les autres systèmes de vie de cette terre nous contraint à admettre que les plantes et les autres animaux ont,

¹⁸ Suzanne Jacob. *Op. cit.*, p.34.

eux aussi, leurs langages et que l'information circule dans toutes les cellules vivantes. Ce qui vit ici est, par principe, en constante communication avec son milieu. Le langage ne doit donc pas être perçu comme le propre de l'humain, mais plutôt comme ce qui *fait* l'être humain. La mémoire et l'imagination de notre intelligence s'exprimeraient et trouveraient leur cohérence à travers des langages capables de les accueillir le plus naturellement et le plus précisément possible.

Cette perception de nous-mêmes nous donne la possibilité de nous comprendre comme des êtres créateurs de conscience dans un univers infini de possibilités et d'informations. Les différents langages humains nous permettent d'y assembler les récits qui deviennent les matériaux du sens; tout le lexique de notre expérience serait fait de récits, tous les objets de notre connaissance seraient porteurs de récits. Le monde, l'autre, la famille, la sexualité et la violence, tout ce que nous pouvons sentir, concevoir et penser relèverait alors de l'imagination créatrice d'une intelligence ouverte par le langage à l'altérité, c'est-à-dire aux récits des autres et à l'information qu'ils nous donnent.

*

Nous nous parlons entre nous dans les langages spécifiques que nous découvrons et que nous développons en fonction des différents lieux et états de notre conscience. Nous nous parlons dans des langues apprises, dans des lexiques maternels, dans les récits quotidiens où l'information fait sens. Nous nous découvrons en parlant, ceux qui nous écoutent nous comprennent, nous écoutons la parole de l'autre comme sa vérité. Parfois elle nous interpelle, parfois elle ne correspond à rien de ce que nous connaissons déjà. Alors, nous devons nous remettre au travail et tâcher de redonner au monde sa lisibilité.

Et puisque le langage structure notre humanité, puisque notre cerveau pense la vie en mots et en symboles, il m'apparaît légitime et sain de désirer y jouir du sens, de désirer y trouver une cohérence. Il y a des joies et des détresses, que dire de plus? Il y a les volontés et les besoins. Il y a quelqu'un qui veut apparaître et ce quelqu'un

est grand car il reconnaît la beauté et la bonté, car il sait que la conscience compose notre monde et que ce monde ne peut apparaître qu'à travers elle.

«En touchant le langage, on touche une pierre de fondement», écrivait Valère Novarina dans *Devant la parole*. «Si la langue est atteinte, c'est toute l'accroche au réel qui s'en trouve modifiée: tout l'édifice bouge. Toute l'ivresse du travail vient de là – et la peur.¹⁹ »

*

Pour écrire, je reviens dans cette pièce tous les jours, depuis plusieurs années. Ce que j'y fais m'obsède, ce que j'y fais m'absorbe, cela concerne la totalité de ma vie.

Dans cette pièce fermée, au centre de laquelle je suis assise sur une chaise, je suis une subjectivité mobile et attentive. «N'attends pas», écrivait Franz Kafka, «sois absolument silencieux et seul. Le monde viendra s'offrir à toi pour que tu le démasques, il ne peut faire autrement, extasié, il se tordra devant toi.²⁰ »

Ici, dans cette pièce retirée, j'assiste à la naissance incessante de ma conscience. Je me présente à ses appels, à ses reprises et à ses anéantissements dans le langage. Le texte que j'écris exerce une telle emprise sur moi. J'en suis hantée dans mon être, constamment, tous les jours.

Le texte que j'écris résonne déjà du pas de ma marche vers l'épicerie. Il vibre au bout de mes doigts qui caressent ta joue. Il prend soin du monde, il remarque le goût d'un fruit ou le sourire un peu triste d'une caissière.

*

¹⁹ Valère Novarina. *Op. cit.*, p.71.

²⁰ Franz Kafka. Cité par Louise Warren. *Interroger l'intensité*. Laval: Trois, coll. «Trois guinées», 1999, p.74.

Un écrivain ne peut écrire que pour découvrir avec la langue, ce féroce outil, ce que la langue n'est pas faite pour dire. L'écrivain est celui ou celle qui laisse circuler en lui tout le faisceau de ce qui le traverse et qu'il traverse. Il importe d'être exact, de ne pas censurer ni se censurer, de ne pas privilégier ni de réprimer aucun courant – ne pas ignorer leurs combinatoires, leurs permutations – et ne jamais recourir à des catégories définies d'avance, comme masculin, féminin, dont les modulations sont à chercher dans soi, mais un soi ouvert aux choses du dehors. Écrire, ce n'est pas commenter ce que l'on croit savoir déjà, mais chercher ce que l'on ne sait pas encore et ce que parler veut dire.²¹

À la pensée de Viviane Forrester sur l'écriture répond celle de Valère Novarina: «Le verbe est la clé du drame. C'est en lui que la pensée est nouée et se résout²². » Et en effet, pour elle comme pour lui, le verbe est au-delà du réel. Sa source est ailleurs. En-dessous, au-dessus, devant ou derrière le réel, il n'y a pas le vide, mais l'invention. Le verbe vit dans cet au-delà, dans la dimension et l'espace créés, dans le lieu du sens qui est l'être. Le verbe porte le sens, ainsi l'être l'appelle, l'être l'attend; et son amour du verbe, son amour de la parole, c'est l'amour du sens, de la dimension symbolique de l'être. Le sens, nous dit Novarina, c'est la soif d'espace. Mais c'est aussi l'espace qui se donne. L'espace qui se crée, la découverte de l'évidence; le souvenir, la rencontre réelle.

Énormément de travail, beaucoup de méthode et de soins méticuleux sont nécessaires pour parvenir à laisser-faire: c'est le moment où la matière se délivre d'elle-même et où les choses se donnent dans leur fugue. Il s'agit de recevoir, non pas de transmettre, communiquer, exprimer. Devenir le capteur de tout: celui qui est ouvert, offert.²³

*

Je dis à présent que les plantes ont un langage et que ce langage permet leurs floraisons, leurs hibernations et leurs cohabitations. Je dis que la Terre a un langage de marées, de volcans, de vents et de vagues. Tout ce que je cherche à comprendre

²¹ Viviane Forrester. *La violence du calme*. Paris: Seuil, coll. «Fiction et Cie», 1980, p.55.

²² Valère Novarina. *Op. cit.*, p.71.

²³ *Id.*, p.63.

trouve sa place et son sens à l'intérieur d'une dynamique d'échanges. L'univers devient le récit de milliards de rencontres où le sens circule sans cesse sous forme d'énergie, de matière et de tout ce que je ne peux pas concevoir, en lien avec des ailleurs que je ne peux pas percevoir.

Les récits de l'univers m'apaisent. Ils me confirment que nous sommes un miracle. Ma vie ici doit continuer, l'univers vu d'ici est magnifique.

*

Je suis un corps; une matière capable d'intensité, d'esprit et de mémoire. Je suis un corps, présent. Ma réalité m'apparaît dès lors comme un état de fait. Pourtant, ce que j'en conçois ne peut que se fixer dans l'instant. Quelques pas plus loin, le réel est déjà différent. Ainsi, toute la cohérence de ma réalité vient de la représentation que je m'en fais. Mon corps vit au contact de ce qui lui est extérieur. L'empreinte de l'instant est sur moi constamment réactivée, reprise par un autre instant et toujours tout est différent. Ma psyché bouge, elle m'échappe. Elle est aussi impermanente que tout ce qui m'entoure. Alors, comment pourrais-je avoir de moi et du réel une idée fixe? Ce que je suis, ma réalité, ce qui est là maintenant et qui déploie sa conscience, ce qui parle et s'ennuie ou ce qui est profondément heureux, cela je ne peux le vivre qu'à l'intérieur d'un lieu en mouvement, c'est-à-dire d'un espace-temps. Vivre, n'est-ce pas justement cela, faire l'expérience de l'espace et du temps, être un corps qui bouge et qui change, qui perd et qui trouve, qui recommence, qui reprend? Puisque nous sommes, en quelque sorte, captés par ce corps et par son espace-temps, le réel extérieur ne peut être perçu que comme ce répertoire intérieur que chaque être réajuste constamment. Nous ne pouvons pas dire «ceci est réel, voici la réalité» sans admettre, en même temps, que l'idée que nous nous faisons de la réalité a priorité sur la réalité elle-même et que cette idée ne pourra jamais trouver sa représentation complète, la réalité totale n'étant pas accessible puisqu'elle impliquerait la synthèse de toutes les réalités existantes, c'est-à-dire de tout ce qui se passe partout où nous sommes absents.

*

Un réel *absolu* supposerait une valeur objective totalement indépendante des perceptions, des désirs et des processus d'apprentissage de son observateur. Et puisque l'observation et l'attention ne sont possibles, pour ainsi dire, que dans l'interface de l'être, la pensée de ce réel, en lui-même, devient totalement inaccessible. Même en l'imaginant comme un existant immense où l'information circulerait entre les êtres et les astres et les phénomènes, même en imaginant le temps imaginaire des physiciens, un temps vertical où tout serait superposé dans un même lieu ou entité, la pensée du réel correspondra toujours à une création de la conscience, à une représentation. Et le pouvoir créateur de l'esprit humain ne peut lui-même s'exprimer qu'à l'intérieur de la grande matrice interrelationnelle où le monde se crée et où l'être peut déployer sa possibilité.

*

Il y a certainement quelque chose de terrible dans l'animal humain, quelque chose qu'il ne comprend pas et qu'il transmet à sa descendance de génération en génération, quelque chose qui vient avec la vie, avec la dépendance de la vie à la vie et qui a produit dans son rapport à la vie une sorte de rage de domination et d'appropriation. Cette rage reste relativement obscure, mais nous pouvons penser qu'elle provoque des luttes de pouvoir qui nous concernent tous, car nous sommes tous à la fois très dépendants et très puissants.

Il y a certainement quelque chose de terrible dans l'esprit humain, quelque chose de simple et d'incommensurable à la fois, car cela concerne les conditions inhérentes à la vie. En effet, la volonté de vivre nous oblige à faire face au manque et chaque être vivant est lié à la vie par cette double caractéristique. Celle-ci s'exprime dans notre corps par la faim ou la fatigue. Il faut absolument satisfaire ces besoins. Leur frustration engendre la souffrance, la détresse, l'agonie et la mort. Et nous avons peur, très peur, car nous connaissons le poids de sentir, car nous savons que nous pouvons avoir mal. Cette peur, fondamentale – peur de souffrir et de mourir – nous

pousse à accepter les solutions qui se présentent à nous.

La vie est vulnérable. Il y a une perpétuelle urgence dans le fait d'être vivant. C'est pourquoi chaque être vient au monde avec la volonté farouche de se maintenir et de se construire. Sans cette volonté, pas de survie possible. Et c'est grâce à la rencontre de leurs volontés que les animaux humains peuvent tant; c'est là que se créent leurs histoires, dans les rencontres et les accords, dans la mise en commun des forces, dans leurs confrontations. Un être seul ne peut rien seul. Il est condamné à mourir. Mais nous ne naissons pas seul; l'idée même de la solitude est une grande illusion. La vie est constamment nourrie par la vie, elle en est complètement dépendante.

*

Si chacun d'entre nous devenait conscient du pouvoir d'imagination qu'il porte en lui, nous découvririons rapidement que les systèmes logiques qui règlent le langage de l'entendement ne sont pas la fin de tout. Au contraire, ils «ont pour fonction première de servir de béquilles à l'intelligence humaine, de la constituer en quelque sorte en une entité, comme une chose réelle. Sur ce modèle, nous fabriquons les objets naturels, les êtres réels et l'univers entier que nous incluons dans la notion de nature. C'est là *notre* nature.²⁴ »

Or, si «rien ne nous autorise à regrouper [comme nous le faisons si facilement] des phénomènes impermanents sous des lois intangibles [et] à tirer des conclusions logiques d'un monde d'événements qui ne deviennent prévisibles que si on les piège d'abord dans le cercle vicieux du raisonnement »²⁵, il n'en reste pas moins que nous devons nous comprendre et que pour cela, nous devons disposer entre nous d'une forme de représentation qui nous permettra de fonctionner dans ce monde tel qu'elle l'invente, à tous les instants, à l'intérieur d'une lecture à la fois intime et collective.

Autrement dit: tant du point de vue de l'intelligence que de la sensibilité, le monde

²⁴ Jean-Claude Dussault. 1991. *Au commencement était la tristesse...* Montréal: L'Hexagone, coll. «Typo/ Essais», 1991, p.22.

²⁵ *Ibid.*

ne peut nous apparaître que comme un événement, au sens artistique du mot.

*

Le créateur n'invente pas le monde. Son matériel est là, partout autour de lui, en lui, biologiquement indépassable, partagé avec ses semblables. Son matériel serait peut-être ce qu'Hermann Broch nomme, dans «La vision du monde donné par le roman»²⁶, les vocables de réalité:

Ce sont les vocables de réalité qui constituent le matériel, le seul matériel possible de la création littéraire et, comme le rêve, la création littéraire, dans une logique nouvelle et particulière et, nous pouvons maintenant le dire également, dans une logique et une syntaxe subjective, obtient de l'assemblage de ses vocables la fidélité au réel, la valeur symbolique de son domaine autonome. En d'autres termes: sur les vocables de réalité l'écrivain, le rêveur, n'a pas d'influence, ou seulement une influence très faible: ils font partie de la sphère objective, ils sont la part de reportage que recèle tout rêve et toute création littéraire.²⁷

Ce que l'écrivain maîtrise, selon Broch, c'est la syntaxe subjective qui lui permet d'assembler les vocables de réalité. L'écrivain organise son matériel, il est celui qui joue, qui construit, qui assemble. En insérant les vocables de réalité dans la syntaxe subjective d'un texte, il nomme et délimite l'infini du réel et il produit ainsi, à partir de lui, un système de signification.

Mais le créateur maîtrise-t-il réellement, pour autant, cette syntaxe subjective ? Je ne le crois pas, tout comme il ne se maîtrise pas entièrement lui-même. Comme nous nous échappons à nous-mêmes, précisément, le texte échappe à son auteur. Son organisation n'est pas toujours attendue, pas complètement dirigée. Et c'est l'inattendu de la syntaxe qui ravit le créateur lorsque qu'il écrit, et que peu à peu le texte se structure, et qu'il en réalise soudain la puissance révélatrice.

²⁶ Hermann Broch. *Création littéraire et connaissance*. Paris: Gallimard, coll. «Tel», 1985, p.215-244.

²⁷ *Id.*, p.233.

L'inattendu est la part du texte que je ne maîtrise pas, l'improvisé, l'échappé; il correspond à ce qui arrive quand ce n'est plus moi qui écris, mais le texte qui s'écrit.

*

Il y a encore autre chose. Appelons-la l'inexprimé, ce que l'oeuvre dit sans le dire, cette chose qui cherche à exister et qui, bien qu'informe, a sa matérialité propre, je veux dire sa force et son désir de langage. Cette chose inexprimée, je ne peux pas la penser, je ne peux pas la réfléchir comme maintenant je réfléchis à sa présence ou à sa spécificité. Elle a ceci de particulier: elle se dérobe à toute emprise de nomination. Lorsque je la nomme, elle devient autre chose, elle change. Elle ne se laisse pas emmurer dans un système de signes. Toutefois cette chose existe, ou plutôt, préexiste. Elle correspond à la pulsion d'écriture: ce que la voix cherche à dire en creux, ce que la parole traque, c'est cette chose qui cherche à exister, à prendre forme.

Ce qu'elle dit, c'est exclusivement cela: qu'elle est – et rien de plus. En dehors de cela, elle n'est rien [...] Celui qui vit dans la dépendance de l'oeuvre, soit pour l'écrire, soit pour la lire, appartient à la solitude de ce qui n'exprime que le mot être: mot que le langage abrite en le dissimulant ou fait apparaître en disparaissant dans le vide silencieux de l'oeuvre.²⁸

Être, le mot est peut-être trop simple, mais c'est tout ce que nous pouvons en dire, qu'elle est. Il ne faut pas la chercher dans les mots, ni dans les images, ni dans les personnages, ni dans l'intrigue. Ce qui est se trouve en-deçà. C'est une présence antérieure à moi, antérieure à toi, dont l'oeuvre ne rend jamais parfaitement compte, mais dont elle est profondément dépendante. Comme toi et moi. Peut-être qu'au début de tout il y a le silence profond de la volonté; en-dessous du mot être, la volonté en silence, et puis son théâtre.

*

²⁸ Maurice Blanchot. *L'espace littéraire*, «La solitude essentielle». Paris: Gallimard, coll. «Folio/Essais», 1984, p.14-15.

Les êtres et leurs oeuvres ne se définissent pas par leurs matériaux ou leurs fonctions, mais par leurs puissances, c'est-à-dire «par ce qu'ils peuvent, par les affects dont ils sont capables, en passion comme en action²⁹» :

Écrire n'a pas d'autre fonction: être un flux qui se conjugue avec d'autres flux – tous les devenirs-minoritaires du monde. Un flux, c'est quelque chose d'intensif, d'instantané et de mutant, entre une création et une destruction.³⁰

Les êtres et leurs oeuvres sont des relais, des traverses, c'est en eux que s'agencent et se concentrent les puissances et les intensités. Ils sont les volontés qui les appellent, les repoussent, les lieux de la composition.

Ce concept victorieux de la force, grâce auquel nos physiciens ont créé Dieu et l'Univers, a besoin d'un complément, écrit pour sa part Nietzsche:

Il faut lui attribuer un vouloir interne que j'appellerai la volonté de puissance; ou encore l'usage et l'exercice de la puissance, l'instinct créateur, etc. Les physiciens n'échapperont point à «l'action à distance» de leurs principes; ni à une force répulsive (ou attractive) non plus. Rien n'y fait: il faut reconnaître que tous les mouvements, tous «les phénomènes», toutes les «lois» ne sont que les symptômes des faits internes et se servent à cette fin de l'analogie humaine. Chez l'animal, on peut déduire tous les instincts de la volonté de puissance; de même toutes les fonctions de la vie organique découlent de cette seule et même source.³¹

*

Véritablement nous sommes l'éternel retour, nous sommes les capteurs, les vivants traversés d'affects et d'intensités, nous habitons ce réel où nous sommes en relation. Et si ce réel change, s'il est, par essence, dynamique et en constante

²⁹ Gilles Deleuze et Claire Parnet. *Dialogues*. Paris: Flammarion, coll. «Champs», 1996, p.74.

³⁰ *Id.*, p.62.

³¹ Friedrich Nietzsche. *Vie et vérité*, «Textes choisis». Paris: P.U.F., 1971, p.139.

transformation, il n'échappe pas, ou plutôt il est constamment déporté par le principe de l'être et de sa vérité. Je reconnais en toute vie l'irrépressible intensité qui me fabrique. Il y a des forces et des accords partout, de cela dépend l'ordonnement de tout ce qui existe. Il y a des affects et des intensités qui agissent sous les mots, il y a notre puissance qui se nourrit de notre fiction. Le principe de vérité de l'être intervient constamment dans l'élaboration de la réalité. Il est l'éternel retour; le lieu de l'invention du monde.

Je ne peux qu'admettre l'évidence du prodige; ce à quoi j'assiste me dépasse. J'existe, mais sans moi le monde existerait encore. Le monde a aussi existé sans moi et d'autres volontés ont coopéré avec lui. De par ces volontés, nous avons tous été mis au monde, et tous, autant que nous sommes, si différents et uniques, nous sommes porteurs de cette même vérité; elle chercherait constamment en nous des mots, des repères comme ceux du bien et du mal. Il y aurait ainsi une vérité de la violence, par exemple et une vérité de l'amour, une sincérité, une intégrité inscrites dans les êtres.

*

Maintenant me voilà dans le présent, dans cette portion précise de temps et d'espace qui s'appelle le présent. J'ai six dollars pour un café et une part de gâteau. Je peux m'asseoir à la grande terrasse qui borde le fleuve. Nous sommes dimanche, il fait beau, des gens prennent le temps de vivre. Les petits se font promener dans leur poussette, des babioles colorées pendouillent à portée de leurs mains. Suis-je présente en ce moment, moi qui me concentre à saisir cette scène, moi qui essaie de la représenter?

C'est une superbe journée de vacances. Les voix sont heureuses et les goélands sont gras; les bruits, les odeurs, tout s'accorde en un cliché à peine supportable. Et je jubile car je suis traversée par la réminiscence de l'enfance, par la joie de retrouver ma joie dans notre réalité commune.

Cet instant de bonheur léger, je le fais pivoter autour de toi, qui es seul aussi, assis à mes côtés. Nous avons échangé un sourire. Tu as des yeux magnifiques. Je suis bienheureuse et je ne te connais pas.

*

Pour me présenter à toi, il faudrait encore que je te raconte comment, par quoi j'existe, ce que je veux, ce que je pense. Il faudrait que je te raconte cette invention de moi-même, ma précieuse individualité. Et pourtant, chacun en est. Pourquoi ce visage? Pourquoi cet esprit plutôt qu'un autre? «Pourquoi je suis moi et je ne suis pas toi?»¹² » Si je la porte avec orgueil, ma vie, si je suis faite d'enfance et de pertes, de certaines lumières, s'il m'est essentiel de croire en mes apprentissages, souvent douloureux; chacun pourtant existe dans chacun, isolément, et cela me fascine.

L'être est l'événement inouï. Je ne peux pas me tromper lorsque je t'aborde comme mon semblable. Tu es aussi un relais de ce trajet hasardeux des unions, des rencontres et de leurs histoires. Tu en es le fruit, unique. Et notre rencontre ne nous sera rendue possible que par ces mains qui peuvent toucher, ces voix qui s'appellent, ces esprit qui s'entendent. Sans ce corps, sans ce coeur qui bat, je ne pourrais pas te reconnaître; je ne pourrais rien accorder à ta présence.

Or, j'ai besoin de toi et tu as besoin de moi, car l'un et l'autre nous nous faisons vivre. Nous provoquons entre nous des histoires. Nous composons la réalité. Nous habitons le monde ensemble. Nous y sommes vie, conscience, intensité. Nous, les animaux humains, nous avons dans les maisons de nos têtes des mondes connus, des zones de clartés, de petits théâtres et des écrans plein la mémoire.

*

Je m'amuse à imaginer l'autre, à imaginer le monde entier, l'autre-que-moi, l'autre-

¹² Wim Wenders. *Les ailes du désir*, (*Der Himmel Über Berlin*). Berlin: Road Movies Film Produktion, 1987, 127 min.

comme-moi, tout le vivant avec cette même volonté, cette même intensité. Je m’amuse à penser que ça fonctionne. Qu’en fait, c’est exactement comme cela que ça fonctionne. Que c’est pareil pour chacun d’entre nous. Que nous sommes tous emmurés dans le même satané labyrinthe, tous prisonniers de la pauvreté de nos vocables, comme le génie de la lampe; poussés dans des espaces trop petits pour nous. Dans ma fabulation de l’autre, le silence reprend ses droits. Je sais que la vérité manque au langage. La vérité est ailleurs, éternelle et silencieuse, enfouie dans les êtres. La vérité est là, ailleurs et j’entretiens le désir d’entendre ce qui se tait, de deviner ce qui se laisse entrevoir. Le langage masque plus qu’il ne révèle. C’est dans le silence que les véritables rencontres deviennent possibles. Je devine l’autre à sa démarche que j’intègre à la mienne, à son mouvement que je ressens dans mon corps d’humaine. Mon corps unique avec, en son centre, cette pulsion de vie que je partage avec tous les autres.

Je m’amuse à imaginer nos rencontres comme des partitions de silence: en chacun de nous, une mélodie. Ainsi avons-nous la possibilité de nous confondre, de faire varier les thèmes, de nous harmoniser, de nous dominer. Nous avons même la possibilité grandiose de nous unir en un tout plus complet. Les alliances ont des textures et des couleurs. Les guerres aussi. Et il est tout à fait impossible de mettre deux êtres l’un devant l’autre sans qu’il ne se passe quelque chose. Trop souvent ce quelque chose relève de la cacophonie, du choc des consciences dans nos existences égoïstes où il semble si difficile d’entretenir le silence qu’il faut pour nous mettre au diapason. Mais la surface des êtres est beaucoup plus poreuse qu’elle ne le paraît. Dans ma peau perméable, j’expérimente l’autre. Je l’érige en moi, je le laisse vivre, penser, fantasmer; je le laisse se taire. J’attends que les motifs de ses vérités remontent jusqu’à la surface de ma conscience.

*

Tout écrit; ainsi cette dame, que je garde en moi depuis des années. Ma Mrs. Brown³³ que je n’ai pas rencontrée dans un train mais dans un café, toute petite

³³ Virginia Woolf. *L’art du roman*, «Mr. Bennet et Mrs. Brown». Paris: Seuil, 1963, p.43-65.

dame au physique d'oiseau avec deux tresses grises de chaque côté de la tête. Magnifique et folle, magnifique et seule parlant, gesticulant poliment, avec élégance, laissant fondre dans sa petite cuillère ses cubes de sucre, c'était son rituel, ses cubes de sucre brun, toujours avec la même attention, à chaque fois. Belle petite dame seule aux lèvres fines peintes en rouge vif, en rouge coquelicot qui dépassait toujours un peu, et aux lignes de khôl noires, tremblantes, sur ses paupières de fauvette. Elle attendait son fils. Je me souviens que le personnel racontait une histoire à ce propos. Le personnel écrivait, à propos d'elle, une histoire de femme seule attendant un fils qui n'était jamais venu s'asseoir à cette table, toujours la même, si possible, la même table à côté de l'arche en bois de chêne ou de noyer, ou peut-être était-ce de l'érable, je ne sais plus; l'arche claire nous permettait de passer dans une autre pièce.

Je cherchais une place, le plus près d'elle possible, une place pour l'entendre, mais je ne l'entendais pas. J'étudiais dans ce café. À l'époque, j'habitais avec ma mère et mon frère et j'étudiais dans ce café près de la maison, sur la rue Cartier, à Québec. C'était toujours bondé, même le lundi soir; un café très fréquenté où je me sentais bien, isolée dans le vacarme, le plus près d'elle possible, elle que je n'arrivais jamais à entendre. Je pense qu'elle n'attendait pas son fils, mais qu'elle parlait à son amant. Elle était gracieuse, toujours en jupe à volants, même l'hiver, sous sa pelisse et son manteau de laine; une jupe légère, crème ou bleue, à mi-mollet, jupe de jeune femme devenue vieille et petites bottes à talons hauts, lacées sur le devant. Le dos droit, la tête haute, elle remplaçait sans cesse les choses sur la table: la soucoupe et la tasse, son sac à main, le briquet et le paquet de cigarettes. Nerveuse, elle tournait la petite cuillère. Elle parlait beaucoup, doucement. Elle murmurait à son amant, en son absence, des mots que je ne pouvais pas entendre. Elle se composait un visage.

Ce n'était pas Mrs. Brown, c'était Mam'selle Irène. Et elle écrivait; à la table de ce café, jour après jour, Mam'selle Irène écrivait «Folie», Mam'selle Irène écrivait «Mystère», jour après jour, avec la même attention.

Pour parler d'écriture, il me faudrait parler de tous ces gens que je garde en moi, inconnus, anonymes, ces gens que je devine comme des territoires inconnus. Parler de tous ces inconnus dont la présence m'a un jour fascinée, habitée pour un rien: une démarche, un regard, une manière d'éviter le regard, une manière d'habiter le mouvement.

C'est fou l'effet que me font certaines personnes.

*

Je suis fabulatrice, je le sais, et voyeuse en plus. J'imagine l'autre, je l'invente, je l'emprunte. Lorsque je marche dans la rue, je me permets de regarder dans les appartements. Je cherche à entrevoir de la lumière, des tableaux, l'ambiance dans laquelle les gens vivent, en silence, habitués les uns aux autres, en guerre ou en amour, faisant des projets d'avenir en lavant la vaisselle, en rêvant, dans cette lumière, entourés de ces tableaux. À quoi rêvent-ils ? Qu'ont-ils fait de leur journée ? Pourquoi pleurent-ils ?

Je suis fabulatrice et voleuse en plus. Je garde tout ce qu'on me raconte d'important. J'attends la confiance. Je cherche les manies, les petites failles, les habitudes. J'aime aussi les grosses gaffes et les coups d'éclat. Je prends tout, sans trier, sans y penser; histoire de nez cassé, de billet d'avion jeté par mégarde, d'impuissance au pire moment, collection d'éléphants, ou de dés à coudre, bien ordonnée dans des petites armoires vitrées faites sur mesure, chicane de couple, coup de foudre, diète alimentaire, plaisirs du jardin et surtout, manière de raconter, de se raconter, de dire l'histoire ou la croyance, de donner de l'importance aux choses.

Tout écrit. Mais je suis fabulatrice, alors je transpose, je compose³⁴, un peu de ceci, un peu de cela, une part d'invention, une présence qui m'a un jour fascinée. Une présence, volée peut-être, imaginée en partie, je ne sais plus. Une présence à écrire, qui n'est plus la mienne, qui n'est à personne. La présence de cet inconnu qui se dévoile enfin, ou qui se voile; du silence devenu texte, chaque phrase arrachée à la splendeur du silence, à sa pauvreté, à sa profondeur, et du texte qui retourne au silence. Pour parler d'écriture, il me faut parler de tous ces gens que je garde en moi, gens de silence, sans masque de langage, gens de paroles poreuses qui montrent beaucoup plus qu'ils ne le croient. Gens de fictions. Poèmes.

*

J'erre. Je cherche. Je ne sais pas quoi. Aveuglée, seule au milieu. Il doit bien avoir une cohérence, un fil à tendre, un courant à remonter. Ce visage, au centre du miroir, ce n'est pas le mien. Je regarde. Je vois bien que ce n'est pas moi. Quelqu'un d'autre s'acharne, quelqu'un d'autre entretient l'illusion bienséante, l'identité associative. Mais comment faire? Comment te convaincre que je ne connais pas cette jeune femme, qu'il y a erreur sur ma personne?

Sortir. Marcher. Aborder l'extérieur pour exister un peu. Je décompose ce visage dans la lumière, dans l'effarante lumière du regard. Ce que je vois correspond peut-être, ou ne correspond pas. Je m'exerce à l'authenticité, l'air et le ciel tendus au-dessus de ma tête: beau jour bleu, ouvert, immense. J'existe dans l'immensité de ce jour qui ne me voit pas. J'existe.

J'erre. Je cherche. Ce regard sur moi dans lequel me reconnaître. J'ai peur et j'espère te rencontrer, croire en ce que tu diras de moi, croire en une fiction neuve. Je te soupçonne, déjà. Je suis ce soupçon qui ne veut pas faire de moi autre chose. Je résiste: être personne, dans la quête de mon nom, marcher dans la lumière,

³⁴ « L'imagination est une sorte de machine électronique: en tenant compte de toutes les combinaisons possibles, elle choisit celles qui obéissent à une fin, ou qui sont tout simplement les plus intéressantes, les plus agréables, les plus amusantes.» Italo Calvino. *Leçons américaines*. Paris: Seuil, coll. «Points», 2001, p. 148.

étrangement, produire une ombre qui me devance.

*

Est-ce que ce sont les mêmes questions qui surviennent, les mêmes manques qui s'imposent d'un récit à l'autre ? Puis-je accorder à cette hypothèse un peu de crédibilité?

*

Une image revient avec force. Elle s'impose. La voici.

Je dois avoir à peu près huit ou neuf ans. C'est l'été et il y a une guerre quelque part, une guerre de plus sur notre petite planète. En Amérique centrale, je crois. Mes parents en sont indignés. Ils en parlent. Ils nous expliquent à mon frère et à moi. Nous ne comprenons pas très bien de quoi il s'agit. Mon frère est trop petit, il s'en fout, il veut retourner jouer. Mes parents le laissent s'échapper. Moi, je reste à table. Je pose des questions. Je cherche des raisons, je réclame une logique, je revendique des causes qui produiraient du sens dans mon esprit d'enfant. Rien n'y fait. Il n'y a pas de justification valable.

Quelques années auparavant, j'avais été témoin d'un accident. Alors qu'il sortait de l'autobus scolaire, un petit garçon s'était fait frapper par une automobile. Son corps avait été propulsé dans les airs comme une poupée de chiffon; en retombant sur le sol, sa nuque s'était brisée. Cela m'avait profondément bouleversée. J'avais vu la mort. On ne m'avait pas encore expliqué que ça pouvait arriver.

Je suis donc assise à table et mes parents me parlent d'une guerre qui se passe dans un pays lointain. Ils me font comprendre que les gens qui vivent cette guerre ne l'ont pas choisie, que ce n'est pas leur faute, qu'ils n'y sont pour rien, qu'il sont juste nés là où des atrocités sont commises, nés victimes là où on tue, là où on prend de force. Rien de ce qu'ils ont fait ne peut justifier ce qu'ils subissent. Alors,

ces gens se mettent à haïr. Alors, se perpétue le cycle horrible d'une violence qui les dépasse. Rien ne semble plus pouvoir arrêter cela, cette haine, ce goût de la vengeance. Ainsi la guerre est-elle entretenue par son absurdité, par toutes ses horreurs. Cette conversation est demeurée en moi. Elle m'a changée pour toujours. Elle a peut-être été en moi le premier noyau fort de la douleur.

Me voilà maintenant près de la rivière, seule. Je m'ennuie comme je m'ennuyais souvent pendant cette période où ma famille et moi habitions loin de tout le monde. J'éprouve le temps. Je le sens long et gluant. Je retrouve l'image du petit garçon, qui s'appelait Mario. Le bruit de l'accident. Son corps qui se disloque. Ce corps, du même âge que le mien. La guerre et le sifflement des balles. La peur de la mort que ressentaient plein d'enfants comme moi, dans d'autres pays du monde. Les chairs ouvertes. Le pressentiment d'une atroce laideur. Je me souviens d'un moment vague, sous le pont, où je parlais seule. Des phrases sortaient de moi sans que je les formule. Elles s'imposaient toute seules et, en rebondissant sur la structure de métal du pont, elles me montraient l'atrocité de la vie.

*

C'est à cette époque que j'ai découvert une nouvelle magie: les mots. Les mots me permettaient de dire les révélations que j'éprouvais. C'était un jeu sérieux que je ressentais comme solennel, une sorte de rituel magique qui me permettait de me libérer provisoirement de certaines douleurs. Par les mots, il m'était possible de donner une substance à tout ce qui participait à ma vérité. Mes pensées devenaient tangibles. Je cherchais des formules. J'étais secrètement convaincue d'avoir un don; d'être profondément différente des autres par ma parole, et par une certaine tache de naissance en forme de coeur que j'ai sur la peau.

*

Toute écriture naît du désir. La main qui écrit demeure longtemps en suspens. Le désir grandit au-dessus de la page. Le mot tremble. La main qui écrit le retient,

hésite. Si petit soit-il, ce mot porte en lui tout le poids de l'univers. Ce mot est la rupture de l'infini. Ce mot est une petite planète, une cellule, un atome. Il a sa force de gravité, il attire ses semblables. Il les ensemece.

Les mots copulent, avec ou sans amour, par haine parfois, ils copulent. Ils déchargent leur sens et leur non-sens dans une phrase qui jamais ne devrait finir. Ils s'épuisent. Et la phrase se termine. Trop tôt. La main n'est pas satisfaite. L'image n'est pas complète. Il lui manque quelque chose, mais elle s'est refermée, ne montrant que la pointe d'un désir sans fin, si peu de sens. Rien ne demeure au bout des doigts. La main tapote du vide. «Écrire, c'est demeurer sur le seuil. C'est accueillir et congédier les images. Prendre ainsi la mesure de cette soif que l'on est.³⁵»

Il est bien normal que les mots tremblent au contact de cette main. Elle fonde sur eux un tel espoir. Chaque mot s'efforce et chaque mot s'évertue. Chaque mot ensemece cette image manquante. Pour «donner à voir ce qui ne peut être donné à jouir³⁶», l'esprit de la main exige des mots une charge négative telle que jamais ils ne peuvent s'apaiser. L'esprit de la main croit, aveuglé par son désir, qu'un peu de corps apparaîtra dans le pli de la phrase; un peu de chair à caresser, à palper, un peu de chair à lacérer pour étancher le désir. Mais l'étendue de sa soif est sans fin. Et au fond de l'absence, l'esprit de la main continue inlassablement à fouiller.

*

J'avance ma main, je trace des lettres, pattes de mouche, graphèmes. Le système peut devenir si compliqué. Le langage est beaucoup plus grand que moi, il résiste lorsque je cherche à le dompter. Je trace, je rature, je traverse mes peurs et l'aphasie. Je n'ai que cette main, que cet esprit. Et il y a tant de mots, il y a tant de caresses possibles.

Qu'ai-je à dire? Je ne puis prétendre à rien de plus qu'une présence ici, d'une nature

³⁵ Jean-Michel Maulpoix. *L'image récalcitrante*. Paris: Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2001, p.179.

³⁶ *Ibid.*

humaine. Je ne réinventerai ni mon être, ni le monde. Je ne décide pas de ce que je vois, je n'ai pas le contrôle de mes fascinations. Ce que j'ai à dire n'a d'autre sens que la part que je prends à l'humanité. Et cette part reste circonscrite, elle correspond à un lieu donné, à un moment donné. Elle ne m'est rendue possible que par un corps biologique, que par ses sens et par son instinct, que par son esprit. Et son intensité est une matière rayonnante. Et sa lecture est une composition inachevée, vécue au jour le jour. Écrire, c'est être le scribe hypersensible du monde.

L'écrivain n'instaure pas de nouvelles vérités. Ce qu'il cherche est le plus souvent connu de tous, ce qu'il cherche est ce qui se tait, ce qui est enfoui, gardé dans le silence; dans ce silence bien plus grand que la parole. Ainsi, jamais ce que je pourrai dire ne dira tout ce qu'il y a à dire. Jamais ce que j'écrirai n'écrira tout ce qu'il y a à écrire. Le travail est sans fin, inépuisable. La composition du réel, pour peu qu'elle s'intéresse à la vie, qu'elle cherche à l'accueillir et à lui donner forme en la laissant vivre dans des corps et des intensités, trouvera des couleurs, des textures et des possibilités sans fin et sans limite, car la vie est sans fin et sans limite.

«La vie est: toutes les possibles relations et liens métaphoriques entre [les] choses, infiniment, inépuisamment, tous ces sons.³⁷ » Une poésie, la vie, perpétuelle, une poésie qui va, qui vient, de l'intérieur vers l'extérieur, de l'extérieur vers l'intérieur. La vie est le mouvement. Elle existe par sa rumeur et ses échos. La vie est l'arbre, le visage devenu figure. Cette figure du visage dont je désire les veines et le sang, c'est aussi la vie. C'est l'altérité de mon pouls, la sensation de la vie qui est et qui demeure la vie. Et cette vie est gratuite. D'une volonté égale en chacun. Tout ce qu'elle crée veut vivre, la vie veut vivre. Elle est toutes les vies. Elle s'adapte, elle se transforme, elle se reproduit. Elle porte en elle-même toutes les possibilités, toutes les formes, toutes les visions et les dissimulations.

*

Jeu des dominos qui tombent: les êtres sont interdépendants, les pensées sont

³⁷ Marc Cholodenko. *La poésie la vie*. Paris: P.O.L., 1994, p.20.

interreliées. Sensible, je suis. Sensibles vous êtes. Agités, bouleversés par ce qui ne s'exprime pas mais qui survient à chaque instant, l'histoire et sa réalité de tous les jours. Il n'y a pas ici d'exclusivité. Le trop-plein de l'improfération a la blancheur d'une page vide. L'écoute se tourne vers la nuit des temps, elle y puise ses hantises, elle y trouve des figures vieilles comme le monde; l'amour crucifié, le ventre plein, le soleil, l'agonie d'un dieu oublié dans la plaine.

Plus loin, une pierre se tiendra comme une indication vaine, superflue, un bloc équarri avant et après son assassinat, témoignant de la persistance, ailleurs et autrement, d'une histoire et d'une douleur collectives, d'un gâchis noir peuplé d'animaux et d'humains.³⁸

Alors me vient l'ennui où je meurs; j'ai le poid du Sphinx, les choses avancent, l'histoire se déroule mais je suis immobile, gardienne d'un seuil au-delà duquel je ne répons plus de la loi des hommes. L'ennui me pèse et me terrifie non seulement parce que j'éprouve «la lassitude du monde, le malaise de [me] sentir vivre, la fatigue d'avoir déjà vécu; [non seulement parce que] l'ennui est bien, réellement, la sensation charnelle de la vacuité surabondante des choses. Mais plus que tout cela, [parce que] l'ennui c'est aussi la lassitude d'autres mondes, qu'ils existent ou non; le malaise de devoir vivre, même en étant un autre, même d'une autre manière, même dans un autre monde; la fatigue non pas seulement d'hier et d'aujourd'hui, mais encore de demain et de l'éternité même, si elle existe –ou du néant, si c'est lui l'éternité.³⁹ »

*

Guerriers, pourquoi vous battez-vous? Ne voyez-vous pas que l'histoire ne peut que vous maudire, que vos guerres sont la négation de votre liberté? La réalité de la violence ne vous laisse pas de choix. Pourquoi travaillez-vous, jour après jour, avec une telle obstination? Que cherchez-vous à conquérir?

³⁸ Antoine Volodine . *Nos animaux préférés. Entrevoûtes*, «Shagga du ciel péniblement infini». Paris: Seuil, coll.«Fiction & Cie», 2006, p.95.

³⁹ Fernando Pessoa. *Le livre de l'intranquillité*. Paris: Christian Bourgois éditeur, 1999, p.381.

Vous ne trouverez pas ici le coeur des autres, votre idéal et votre folie ne resteront qu'autoritaires. Et puisque vous n'éprouvez pas la totalité de l'horreur vécue, votre puissance n'est qu'illusion. Vous n'êtes que des hommes. Je sais que vous avez peur. Ce que vous désirez vous échappe. Vos ennemis sont nombreux. Il n'y a plus de satisfaction possible. Caligula voulait la lune et la Terre se meurt de trop avoir été possédée. Guerrier, vous avez pris, vous avez sali, vous avez violé notre mère. Voulez-vous la punir de vous avoir donné la vie? Vous haïssez-vous à ce point?

L'ours est fort et la truite agile, l'arbre peut vivre dix fois plus vieux que chacun d'entre vous. Et du plus secret de ses racines s'élèvent des forêts. Mais cela vous ne le voyez plus. Vos consciences sont sélectives, vos volontés s'expriment dans le sens commun. Car vous êtes les enfants des autres. Vos histoires sont une longue suite de coups de foudre où amour et haine se sont confondus, où les âmes ont éprouvé des corps. Ainsi portez-vous en vous-mêmes un monde ancien; l'agressivité fondamentale des prédateurs, l'esprit clanique, le besoin des uns et des autres et son amour brisé. Peut-être n'avez-vous que le désir de prévenir la souffrance. Il n'y a pas d'exclusivité. Nous sommes tous logés à la même enseigne.

Guerriers, vous avez manqué de courage. Ce qui s'oppose à votre bonheur, vous ne pouvez l'éliminer qu'en vous suicidant. Et s'il advenait que cette absurdité vous dérange, vous n'aurez d'autre choix que de vous libérer. Les dogmes qui gouvernent votre esprit ont moins de vérité que le soleil sur votre joue. Nous sommes sept milliards de votre espèce. La vie est immense, nous n'imaginons pas à quel point. La vie est notre unique possibilité. Les êtres que vous êtes sont la vie. Vous pouvez sans crainte vous détacher de vous-mêmes. Vous ne serez plus seuls. La beauté retrouvera en vous ses droits et votre richesse grandira dans celle des autres.

«Les images pensent en nous qui vivons parmi leurs fantômes.⁴⁰ » L'autre est toujours celui qui est possible en soi. L'ailleurs est si près, il n'attend que l'instant où nous suspendrons notre jugement.

⁴⁰ Jean-Michel Maulpoix. *Op.cit.*, p.170.

*

J'observe un homme –trente-cinq ans environ– qui sort de sa voiture. Silence de la vision, et puis réaction; je n'aime pas son regard, ce regard est trop satisfait. Personne ne devrait être fier de sortir d'une voiture. Ça me paraît tellement ridicule, si loin de la vie. Son orgueil est bruyant, il s'impose, il nie toute résistance. Son orgueil parle fort et ça me révolte. Et pourtant, je le sais, cet homme a tant à dire. Son orgueil a une valeur inestimable. Cet orgueil, sa poésie, tout le silence qu'il gomme, tout ce que l'orgueil cache de désir, surtout: cette insatiable charge du désir, jamais pleinement satisfaite, car il manquera toujours quelque chose à l'orgueil. Car l'orgueil fait semblant. Et la voiture ne sera jamais assez élégante. Je sais. Je reconnais.

Souvent, je me fais prendre. Je me permets de croire que les choses qui m'entourent me ressemblent. Je veux qu'elles me montrent mon reflet. Je m'y cherche. Ces petites robes d'été, par exemple, ces petites robes légères, je les adore. Elles me rendent un peu plus belle. Elles révèlent quelque chose d'agréable, une image féminine de moi-même: des courbes, la cambrure de mes reins, le port de mes épaules et de mon cou. J'aime les robes dans lesquelles je me sens élégante. J'aime que cet homme, de trente-cinq ans environ, reconnaisse mon élégance en sortant de sa belle voiture. Le voir perdre un peu de son contrôle, c'est irrésistible. J'en ai besoin. Ce reflet est un moment de grâce.

*

J'entends les choses. La belle voiture, son élégance; le prestige, l'influence que ce monsieur doit avoir. J'entends. Mais je suis contre ça. Je résiste de toutes mes forces; même que je nie, je dis que ce n'est pas ça la vie. Alors que la vie, c'est ça aussi; la belle voiture et la réussite et cet orgueil. C'est aussi ça, ce grand mensonge qui nous occupe l'esprit, c'est notre vie et c'est horrible, mais c'est comme ça. Pour découvrir ce que ce mensonge porte de vérité, je dois y entrer, je dois m'y prêter.

Je crois qu'il faut aussi écrire cette vision-là de la vie; écrire la vanité et la soif de puissance, montrer ce qu'on peut trouver dans le regard qui cherche à plaire, dans la pensée occupée par les choses; écrire aussi cette pièce du désir, le beau mensonge finement ciselé, montrer comment il est nécessaire à nos pulsions, aux atroces maladies qui font partie de nos vies. Il faudra écrire comment, tout le temps, nous ravalons notre manque de beauté, notre manque d'existence en nous projetant dans de grands restaurants, biens vêtus et propres, en compagnie d'êtres désirables. Je voudrais écrire comment nous cherchons à parvenir à une réussite que tout le monde pourrait voir; écrire tout ce que nous sommes prêts à faire pour être reconnus, pour être acceptés. Et comment nous vivons. Et ce vide en-dessous des mots et des signes, et la crampe que nous avons au coeur.

*

Voici l'ennui, je suis immobile, je ne veux pas mourir. Je cherche un peu de rêve, des chimères et de la vie, des fascinations douces. Je regarde les yeux de mes semblables, intensément, leurs jeux et leurs péripéties. Cela recommence et pourtant cela demeure nouveau. Je frotte ma peau «contre la peau d'autrui, en quête d'une électricité bleue et de son bel arc de foudre⁴¹»; il me faut «tout sentir, de toutes les manières⁴²». Il ne s'agit pas de tromper l'ennui, ni de tromper quoi que ce soit, mais plutôt de fuir l'angoisse de l'ennui et de l'éternel retour.

Voici le tremblement des mots et la gorge sèche, voici des bruits et je sursaute, l'extérieur bouge et m'entraîne dans le mouvement des consciences. Ce n'est pas tant l'histoire des autres qui me fascine, mais plutôt cette grande phrase de vie qu'ils portent en eux. Je pense à Henri Michaux qui voulait «dessiner la conscience d'exister et l'écoulement du temps. Comme on se tâte le pouls.⁴³» Ce qui m'impressionne ce sont les révélations, les préoccupations, le désordre et le poids

⁴¹ Jean-Michel Maulpoix. *Une histoire de bleu*. Paris: Gallimard, coll. «Poésie», 2005, p.39.

⁴² Fernando Pessoa. *Op.cit.*, p.159.

⁴³ Henri Michaux. *Passage*, «Dessiner l'écoulement du temps». Cité dans l'*Anthologie de la poésie française du XXe siècle I*. Paris: Gallimard, coll.«Poésie», 2000, p.402.

du corps. Comment, dans l'actualité, les destins se croisent, s'entrechoquent, s'épuisent à aimer, à désirer, à détester. Comment les destins peuvent être infidèles à cette belle ligne qu'ils avaient tracée à l'avance.

*

Écrire ne soulage qu'illusoirement. C'est un plaisir douloureux et exigeant. J'écris dans l'absence des mots qui ne m'appartiennent pas. J'écris dans le manque, dans le trou de moi, là où il n'y a plus personne: j'écris le plus souvent à partir de cette très grande absence qui m'habite. Là, je m'inquiète et je me rassure de mots, je cherche un sens à cet inquiétant silence de ma naissance, de ma présence et de ma mort; à cette mystérieuse humanité désirante qui m'habite avec la force inouïe de son incarnation. Et à chaque phrase, dans chaque image que j'extrahis de ma cervelle, à chaque moment de tension, dans tous mes emportements, je doute. Il me semble que ce n'est jamais tout à fait ça, que ce qui est écrit là ne rend pas bien compte, que cela manque de rythme, de ceci, ou de cela. Mais j'écris, au bonheur de la signifiante, dans l'incertitude des mots. C'est un acte nécessaire, d'une insupportable urgence. Il y a tant à dire, tellement de choses à montrer, à nommer avec force. Il y a toutes ces grandeurs et ces fragilités en nous, toutes ces douleurs, toutes ces souffrances conséquentes, cette beauté et ce non-dit, sans fin.

L'humain est un animal magnifique en perpétuel danger d'insignifiante et de bêtise. L'humain est une bête de pouvoir qui ignore si bien sa puissance qu'elle n'en reconnaît généralement plus les fictions. Et moi, j'écris dans ce plaisir éphémère de la fiction avec, au fond du coeur, le désir un peu fou de te rencontrer.

BIBLIOGRAPHIE

- Adorno, Théodor. *Minima Moralia: réflexions sur la vie mutilée*. Coll. «Petite bibliothèque Payot». Paris: Payot, 2003, 356 p.
- Artaud, Antonin. *Oeuvres complètes I*. Paris: Gallimard, 1984, 328 p.
- Blais, Marie-Claire. *Écrire des rencontres humaines*. Coll. «Écrire». Paroisse Notre-Dame-des-Neiges: Éditions Trois-Pistoles, 2002, 104 p.
- Blanchot, Maurice. *L'entretien infini*. Paris: Gallimard, 1980, 640 p.
- Blanchot, Maurice. *L'espace littéraire*. Coll. «Folio/ Essais». Paris: Gallimard, 1984, 376 p.
- Bogdanov, Grichka et Igor Bogdanov. *Voyage vers l'instant Zéro*. Paris: EPA Éditions, 2006, 185 p.
- Broch, Hermann. *Création littéraire et connaissance*. Coll. «Tel». Paris: Gallimard, 1985, 378 p.
- Calvino, Italo. *Leçons américaines*. Coll. «Points». Paris: Seuil, 2001, 197 p.
- Cholodenko, Marc. *La poésie la vie*. Paris: P.O.L., 1994, 60 p.
- Deleuze, Gilles. Claire Parnet. *Dialogues*. Coll. «Champs». Paris: Flammarion, 2004, 189 p.
- Dorion, Hélène. *D'argile et de souffle*. Coll. «Typo/poésie». Montréal: Typo, 2002, 302 p.
- du Berque, Bernard. *Êtes-vous un homme libre?* Coll. «Vérité». Montréal: Paul Dottini, 1981, 109 p.
- Dussault, Jean-Claude. *Au commencement était la tristesse...* Coll. «Typo/ Essais». Montréal: L'Hexagone, 1991, 154 p.
- Forrester, Viviane. *La violence du calme*. Coll. «Fiction et Cie». Paris: Seuil, 1980, 216 p.
- Gleick, James. *La théorie du chaos. Vers une nouvelle science*. Coll. «Champs». Paris: Flammarion, 1991, 431 p.

- Jacob, Suzanne. *La bulle d'encre*. Montréal: Boréal, 1997, 131 p.
- Johnson, Thomas. *Paroles aborigènes*. Coll. «Carnets de sagesse». Paris: Albin Michel, 2000, 51 p.
- Laborit, Henri. *Éloge de la fuite*. Coll. «Folio/ Essais». Paris: Gallimard, 1976, 188 p.
- Lao-tseu. *Tao tö King*. Coll.«Idées». Paris: Gallimard, 1967, 188 p.
- Lavelle, Louis. *La présence totale*. Coll. «Philosophie de l'esprit». Paris: Aubier, 1962, 239 p.
- Lévinas, Émmanuel. *De l'existence à l'existant*. Coll.«Exercice de la pensée». Paris: Éditions Fontaine, 1947, 173 p.
- Louis-Combet, Claude. *Le péché d'écriture*. Coll. «En lisant, en écrivant». Paris: José Corti, 1990, 131 p.
- Louis-Combet, Claude. *Ouverture du cri*. Paris: Cadex, 1992, 30 p.
- Maulpoix, Jean-Michel. *Du lyrisme*. Coll. «En lisant, en écrivant». Paris: José Corti, 2000, 442 p.
- Maulpoix, Jean-Michel. *L'image récalcitrante*. Paris: Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2001, 202 p.
- Maulpoix, Jean-Michel. *Une histoire de bleu, suivi de L'instinct de ciel*. Coll. «Poésie». Paris: Gallimard, 2005, 247 p.
- Michaux, Henri. *Passages*. Coll. «L'imaginaire». Paris: Gallimard, 1998, 162 p.
- Nepveu, Pierre. *Intérieurs du nouveau monde*. Coll. «Papiers collés». Montréal: Boréal, 1998, 378 p.
- Nepveu, Pierre. *L'écologie du réel*. Montréal: Boréal, 1988, 255 p.
- Nietzsche, Friedrich. *La naissance de la tragédie*. Coll. «Folio/ Essais». Paris: Gallimard, 1977, 378 p.
- Nietzsche, Friedrich. *Par-delà bien et mal*. Coll. «Folio/ Essais». Paris: Gallimard, 1971, 252 p.

Nietzsche, Friedrich. *Vie et vérité, textes choisis*. Paris: Presses Universitaires de France, 1971, 232 p.

Novarina, Valère. *Devant la parole*. Paris: P.O.L., 1999, 181 p.

Ouellet, Pierre. *Hors-temps, poétique de la posthistoire*. Trois-Pistoles: VLB, 2008, 378 p.

Ouellet, Pierre et Georges Leroux (SLD). *L'engagement de la Parole. Politique du poème*. Trois-Pistoles: VLB, 2005, 326 p.

Pessoa, Fernando. *Le livre de l'intranquillité*. Paris: Christian Bourgois éditeur, 1999, 558 p.

Reeves, Hubert. *Mal de terre*. Coll. «Science ouverte». Paris: Seuil, 2003, 268 p.

Volodine, Antoine. *Nos animaux préférés. Entrevoûtes*. Coll. «Fiction & Cie». Paris: Seuil, 2006, 151 p.

Warren, Louise. *Interroger l'intensité*. Coll.«Trois guinées». Laval: Trois, 1999, 177 p.

Woolf, Virginia. *L'art du roman*. Paris: Seuil, 1963, 204 p.